

Lettre aux Communautés

LAC

Attention, fragiles

Le sang de la démocratie

« S'il te plaît ne m'aide pas »

Dieu vulnérable

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux Communautés*, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- 5 |** **ÉDITORIAL**
Attention, fragiles
Guy Pasquier
- 10 |** Le sang de
la démocratie
Jean-François Bouthors
- 18 |** La décision politique
au quotidien
Michaël Salce
- 23 |** Des Parisiens
sans domicile fixe
Pierre de Laroche
- 28 |** « S'il te plaît,
ne m'aide pas! »
Vincent Clossais
- 35 |** S'approcher de
la mort en EHPAD
Régis Chazot
- 44 |** L'hôpital psychiatrique,
un univers où basculent
nos repères
Dominique Trimoulet
et Hughes Ernoult
- 50 |** Croisières de
la démesure
Guy Pasquier
- 57 |** De la vulnérabilité
des sciences?
Pierre Bourdon
- 64 |** Dieu vulnérable?
André Birmelé
- 72 |** Voyage dans
un sombre tunnel
Thérèse de Lisieux
- 74 |** Psaume de
la vierge folle
Marie Noël
- 79 |** L'Église d'un
Dieu crucifié
Jean-Marie Ploux
- 86 |** **UN LIVRE, UN AUTEUR**
La grâce de
Thibault de Montaigu
Guy Pasquier
- 90 |** **RÉSONANCES**
Épiphanie du visage
Alain Le Négrate

Éditorial

Attention, fragiles

Guy Pasquier

La crise sanitaire issue de la covid-19 balaie le monde, d'un continent à l'autre, sans échappatoire ; on la croit sous contrôle et elle revient en force, obligeant à reprendre des mesures de confinement. Elle rend encore plus vulnérables les pays et les populations les plus pauvres qui se retrouvent démunies, sans travail. Elle fragilise les économies, même les plus puissantes, les atteignant dans leur développement. Elle pointe les limites d'un modèle qui épuise la planète et provoque des catastrophes climatiques.

Du coup, nous mesurons mieux notre propre fragilité en étant face à nos manques, à nos limites et surtout à notre incapacité collective à vouloir changer. Le masque nous tient à distance les uns des autres, limitant les moments conviviaux ; le risque est le repli individuel, celui aussi de chaque pays.

Nous sommes devant la nécessité de reconstruire nos vies sur cet horizon. Reconstruire une économie respectueuse de l'environnement.

**NOUS MESURONS MIEUX
NOTRE PROPRE FRAGILITÉ
EN ÉTANT FACE À NOS
MANQUES, À NOS LIMITES
ET SURTOUT À NOTRE
INCAPACITÉ COLLECTIVE
À VOULOIR CHANGER.**

Reconstruire notre vie démocratique sur de nouvelles solidarités. Retrouver du commun ensemble autour de valeurs qui nous rassemblent, afin de repousser la haine et la violence qui gangrènent nos démocraties. Retrouver une Église qui serve l'humanité, moins dans la puissance ou la remontrance, plus engagée avec les pauvres.

Nous ouvrons ce numéro par l'article de Jean-François Bouthors, « Le sang de la démocratie ». De même que le sang irrigue notre corps, qu'est-ce qui permet aujourd'hui aux démocraties de se maintenir

**IL ÉTAIT NÉCESSAIRE
DE PRENDRE DE LA
HAUTEUR, SANS PERDRE
DE VUE POUR AUTANT
NOTRE RÉALITÉ DE
VIES VULNÉRABLES.**

vivantes ? Les multiples crises constituent un danger imminent, entraînant de nombreux soubresauts : nous perdons de vue alors ce qui nous tient ensemble, le débat se radicalise, la poussée populiste devient forte ainsi que

le rejet de la classe politique. Pour s'en sortir, il faut chercher du côté du sens, de la culture, qui doit être le sang de la démocratie. Si nous ne parvenons pas à nous hisser à ce niveau, nous allons vers une irréductible diversité, selon le propos de l'auteur.

Il était nécessaire de prendre de la hauteur, sans perdre de vue pour autant notre réalité de vies vulnérables. Nous suivons une municipalité affrontée à sa population pour la mise en œuvre de projets, avec Michaël Salce, adjoint dans sa commune. Nous lirons le témoignage de Pierre de Laroche sur la vie précaire de SDF parisiens. Vincent Clossais, auxiliaire de vie à Marseille, nous emmène dans le quotidien précaire de familles populaires et de personnes âgées ressentant durement l'isolement. Nous suivons Dominique Trimoulet et Hughes Ernoult dans leurs visites auprès de personnes en unité psychiatrique à Lannion : l'humain, c'est aussi le fragile et le vulnérable

en l'autre et en moi. Régis Chazot nous fera rentrer dans un EHPAD de Lyon. Les mots sont forts : mouvoir, prison. Les résidents demandent une présence, une attention qui manifestent qu'ils sont encore des personnes humaines, traitées comme telles. Un soir du confinement, une résidente a crié : « N'y a-t-il donc personne de vivant ici ? »

L'insouciance nous guettait ainsi qu'une consommation effrénée ; tant pis pour tous les décrocheurs. Cette attitude était manifestée par l'attrait des croisières sur des bateaux de la démesure : je décris l'arrêt pour un long temps de ce pan d'activité touristique très prisée.

Le parcours continue dans le domaine scientifique. « La science est sujette à toutes nos fragilités... La vulnérabilité est donc une dimension intrinsèque et nécessaire du progrès scientifique. » Voilà ce qu'écrit Pierre Bourdon. Le chercheur, dit-il, est traversé par tout ce qui affecte son époque et qui influence son travail. Mais il a confiance dans sa capacité à progressivement mieux comprendre le monde.

Vous lirez ensuite deux articles théologiques essentiels autour de Dieu vulnérable. Pour Jean-Marie Ploux, « un Dieu qui aime est un Dieu vulnérable ». C'est Jésus qui est pour nous le visage de ce Dieu d'amour et la figure de ce Dieu vulnérable, par le don de sa vie sur le bois de la croix. La conséquence en est que les chrétiens et l'Église doivent être attentifs aux fragilités humaines et présents dans tous les espaces d'humanisation de nos sociétés. André Birmelé aussi situe la croix du Christ comme étant le lieu où s'expose l'amour sans limite, immuable et tout-puissant de notre Dieu.

LES CHRÉTIENS ET
L'ÉGLISE DOIVENT
ÊTRE ATTENTIFS AUX
FRAGILITÉS HUMAINES
ET PRÉSENTS DANS
TOUS LES ESPACES
D'HUMANISATION
DE NOS SOCIÉTÉS.

La conséquence pour lui est que l'humain est le lieu où Dieu habite. Il ajoute : « Par amour, Dieu ne veut plus (et ne peut plus) être Dieu sans l'humain. »

Cette approche suggère que la foi chrétienne nous aiderait à mieux comprendre notre propre fragilité, la vulnérabilité aussi de notre monde et des institutions que nous nous sommes données. Comprendre mieux, pourrions-nous être plus responsables et nous joindre à toutes les bonnes volontés pour rendre notre maison commune habitable et vivable pour tous ? ■



Prochain thème abordé :

N° 308 Chemin faisant, la synodalité

N° 309 La laïcité

Le sang de la démocratie

Jean-François Bouthors

En 1945, dans une tribune intitulée « *You and the Atomic Bomb* », George Orwell écrit : « Quand on considère la tendance du monde depuis plusieurs décennies, nous n'allons pas vers l'anarchie mais vers un retour forcé de l'esclavage. Nous prenons peut-être la direction non pas d'un effondrement général mais d'une époque horriblement stable comme les États à esclavage de l'Antiquité ¹. » Puis il se réfère aux idées développées quatre ans plus tôt par James Burnham dans *The Managerial Revolution*, pronostiquant la prise du pouvoir par les « techniciens » ², pour se demander « quelle vue mondiale, quelles croyances, quelle structure sociale seront dominantes dans un État à la fois impossible à conquérir et en guerre froide permanente avec ses voisins ». Orwell annonce alors la Guerre froide. Celle-ci ne prit totalement fin qu'avec la chute du Mur de Berlin en 1989, suivie de l'éclatement de l'Union soviétique en 1991. On célébra alors la victoire de la démocratie, promise à s'étendre sur toute la planète sous l'effet de la diffusion mondiale de l'économie de marché.

1. La traduction française de ce texte, par Jacques Darras, a été publiée dans la revue *Esprit* en janvier 1984 sous le titre « Nous et la bombe atomique » (consultable en ligne).

2. Raymond Aron, en France, et John Kenneth Galbraith, aux États-Unis, développeront plus tard le concept de technocratie.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-François Bouthors est essayiste et éditorialiste à *Ouest-France* et collaborateur régulier de *Témoignage chrétien* et de la revue *Esprit*. Il est coauteur avec Jean-Luc Nancy de *Démocratie! Hic et nunc* (Éd. François Bourin,

2019), auteur de *Comment Poutine change le monde* (Éd. François Bourin, 2016), *Délivrez-nous de « Dieu »! De qui donc nous parle la Bible?* (Mediaspaul, 2014). Il est cofondateur avec Paule Zellitch de L'atelier de lecture biblique.

Des crises multiples

En 2020, l'optimisme du début des années 1990 n'est plus de mise. Le monde est mis à l'épreuve par de multiples crises – économiques, politiques, religieuses, écologiques, démographiques, culturelles, migratoires, postcoloniales, techniques... – auxquelles est venue s'ajouter la pandémie de la covid. Les raisons de craindre l'avenir, où que l'on regarde, semblent l'emporter sur celles d'espérer. Certains en viennent à douter de la pertinence de la démocratie face à la menace de l'effondrement qui semble plus réelle que celle qu'écartait Orwell en 1945. Elle est jugée faible, lente, contradictoire, incertaine d'elle-même, voire inapte à répondre aux défis du temps, d'ampleur planétaire, en particulier lorsqu'il s'agit de lutter contre le réchauffement climatique et l'effondrement de la biodiversité, contre la pollution de l'air, des sols et des eaux, contre la surexploitation des ressources naturelles. D'aucuns en appellent déjà à des décisions autoritaires pour briser les multiples résistances à la transition écologique.

Les démocraties paraissent aujourd'hui très vulnérables. En face d'elles, la détermination des régimes autoritaires russe, chinois, turc, brésilien et,

au sein même de l'Europe, celle des partisans de la « démocratie illibérale »³ met cruellement en lumière la faiblesse politique et militaire de l'Union européenne, alors même que la politique de Donald Trump a considérablement affaibli le multilatéralisme qui prévalait depuis la fin des années 1980. À l'intérieur, on observe depuis plusieurs années la montée des partis nationalistes et d'extrême droite, la poussée populiste, la radicalisation des débats

CERTAINS EN VIENNENT À
DOUTER DE LA PERTINENCE
DE LA DÉMOCRATIE
FACE À LA MENACE DE
L'EFFONDREMENT QUI
SEMBLE PLUS RÉELLE
QUE CELLE QU'ÉCARTAIT
ORWELL EN 1945.

3. Les démocraties illibérales, à l'instar de la Hongrie de Viktor Orbán – qui s'est réclamé de ce concept politique dès 2010 en dénonçant le libéralisme politique (au sens des philosophes des Lumières) comme conduisant à l'oubli des valeurs éternelles de son pays – sont des régimes dans lesquels l'indépendance de la justice n'est pas pleinement assurée, pas plus que celle de la presse et des médias, où le pouvoir entend réviser le travail des historiens, où les garanties constitutionnelles sont parfois malmenées, mais qui maintiennent le principe du suffrage populaire.

et simultanément un rejet croissant de la classe politique, qui se traduit par une abstention en hausse lors des élections. Enfin, les développements de la technoscience donnent à la thèse de Burnham, citée par Orwell, une consistance nouvelle : quelle place reste-t-il au débat politique et au questionnement éthique quand la technique semble imposer sa « nécessité » et ses lois ? La prise de position péremptoire d’Emmanuel Macron, fermant le débat à propos de la 5G, malgré la demande d’un moratoire par la Convention citoyenne sur le climat dont il avait proposé la création, n’est que la dernière illustration de la manière dont on peut faire du progrès technique une sorte d’impératif catégorique en taxant ceux qui s’interrogent d’archaïsme naïf voire coupable. Les risques d’un effondrement n’ont pas fait reculer celui du développement de formes d’asservissement technopolitique que craignait Orwell.

La Cité implique la responsabilité de chacun

Face à un aussi noir tableau, il faut se rappeler les circonstances de la naissance de la démocratie à Athènes. Elle a été une tentative de sauvegarde de la Cité menacée d’effondrement parce que ses citoyens la fuyaient pour fuir l’esclavage pour dettes auquel leur appauvrissement les contraignait. La solution échafaudée par Solon, au V^e siècle av. J.-C., consistait à proposer aux Athéniens de se prendre en main par eux-mêmes en décidant, à voix égales, des lois qui s’imposaient à tous. L’autonomie (de *nomos*, la loi) supplantait l’hétéronomie, la loi qui tombait d’en haut, qui n’appartenait pas aux hommes mais à Dieu – ou aux dieux. Mais s’il apparaît que les dieux ne sauvent pas la Cité et les hommes qui la composent ou, pis, qu’ils se jouent d’eux (comme on le voit abondamment dans *l’Illiade*⁴), alors les hommes ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Il est remarquable que le récit biblique de l’Exode raconte lui aussi un arrachement à une puissance divine (Pharaon) qui règne par l’esclavage. La *Torah* que reçoivent les Hébreux au Sinaï – ce qui les constitue comme peuple – interdit la soumission aux idoles, c’est-à-dire à des systèmes politico-religieux qui privent l’homme de sa liberté et de sa responsabilité éthique personnelle.

4. Rappelons que ce texte date du VIII^e siècle av. J.-C.

Ce qui s'est produit à Athènes procède d'un mouvement de civilisation très large et très profond qui participe à la déstabilisation des hétéronomies « théocratiques ». La naissance de la démocratie n'est en effet pas dissociable de celle de la philosophie et de la tragédie, ni du développement des mathématiques et de la physique. Elle est possible, en outre, parce que le droit commence à être écrit et qu'interviennent des développements techniques dans différents domaines (maritime, militaire, etc.).

La prise de conscience de la vulnérabilité de la Cité a conduit à rechercher une solution qui implique la responsabilité – et l'on entend dans ce mot ce qui renvoie au dialogue et à

la délibération – de chacun. Certes à Athènes, où Solon a aboli l'esclavage pour dettes, ne sont considérés comme citoyens que les Athéniens libres (capables de défendre la Cité et disposant de quoi gagner leur vie de manière autonome), ce qui exclut les femmes, les enfants,

les esclaves et les étrangers. Mais le principe est là : pour que chacun accepte la loi commune, il faut qu'il ait part à son élaboration, à son interprétation et à sa mise en œuvre (les citoyens participent en effet à l'exercice de la justice, ils y apprennent d'ailleurs l'art du discernement, de l'argumentation et du jugement).

UNE CERTAINE
DÉFIANCE EST DONC
DE MISE, AU SENS
OÙ LA CONFIANCE
SE MÉRITE –
CE QUI SUPPOSE
UNE VÉRIFICATION.

La démocratie répartit le poids de la vulnérabilité et de l'incertitude sur l'ensemble des citoyens moyennant des procédures qui crédibilisent ce partage, car la confiance est la condition du fonctionnement de la démocratie. Cette confiance n'est pas aveugle : les pouvoirs sont séparés ; les démagogues sont combattus, risquant l'exclusion de la Cité ; les mandats sont remis régulièrement en jeu et les élus doivent rendre compte de leur action. Une certaine défiance est donc de mise, au sens où la confiance se mérite – ce qui suppose une vérification.

Une vulnérabilité au cœur de la démocratie

Si le poids de la vulnérabilité et de l'incertitude est ainsi partagé, celles-ci ne disparaissent pas pour autant. Au contraire, elles habitent la démocratie elle-même, de manière principielle pourrait-on dire. En effet, le bon exercice des différents pouvoirs par les mandatés n'est pas garanti. Le choix de ceux-ci peut être mauvais. Ils sont faillibles (sans être forcément malhonnêtes). Les circonstances de leur mandat peuvent gravement changer par rapport

LA DÉMOCRATIE, PENSAIT
ROUSSEAU, EST PARFAITE
POUR « UN PEUPLE DE
DIEUX » MAIS C'EST UN
RÉGIME QUI « NE CONVIENT
PAS AUX HOMMES ».

au moment de l'élection. Plus encore, en étant le pouvoir de tous, le pouvoir n'appartient à personne, pas même à celui qui l'exerce, car c'est toujours à titre de représentant. En démocratie, l'in-

carnation du pouvoir est toujours problématique. Son lieu est vide, comme l'a montré Claude Lefort. Faire face à cette incertitude, à cette vulnérabilité, sans vouloir revenir à une remise de soi et des autres à un « plus fort » pour se rassurer, demande des citoyens des qualités que Rousseau jugeait exceptionnelles, sinon impossibles : la démocratie, pensait-il, est parfaite pour « un peuple de dieux » mais c'est un régime qui « ne convient pas aux hommes ».

Si la vulnérabilité est fondatrice, elle est donc aussi une difficulté, voire un danger. Un régime qui ne donne pas à ses sujets des raisons de croire que la vie vaut d'être vécue, qu'un avenir est possible, ne peut durablement tenir⁵. La démocratie échappe d'autant moins à cette attente qu'elle exige beaucoup des citoyens. Le prix de la liberté démocratique (qui n'est pas celle de pouvoir tout faire mais celle de pouvoir se donner collectivement ses lois) n'est pas supportable si la démocratie n'assure pas une certaine égalité. C'est en ce sens que l'État démocratique n'échappe pas à une certaine responsabilité « providentielle » : il est investi d'une fonction protectrice et doit garantir la sécurité des citoyens et de leurs entreprises lorsqu'elles respectent la loi.

5. La tyrannie elle-même n'y échappe pas et il est frappant que Thomas d'Aquin comme Aristote justifient le tyrannicide lorsque le souverain fait passer son propre bien avant le bien commun.

S'étendant au-delà de la seule sauvegarde de l'intégrité physique des individus ou de la propriété des biens, cette sécurité est « sociale ».

La tentation de revenir à la « servitude volontaire »

Rappelons ici que l'étymologie de l'adjectif « vulnérable » fait remonter le mot à une racine indo-européenne, *vel*, qui désigne le poil, la laine (d'où l'anglais *wool*), c'est-à-dire une protection. Autrement dit, quand le citoyen – qui est en principe roi en démocratie – est ou se sent nu, il finit par ne plus croire à la démocratie. La tentation est forte, dès lors, de revenir à ce que La Boétie décrivait comme la « servitude volontaire ». Il peut apparaître souhaitable d'aliéner sa liberté à un « suzerain » en échange d'une promesse de prospérité ou de sécurité. C'était le contrat en vigueur en Union soviétique. Et aujourd'hui, la démocratie illibérale mise en œuvre par Viktor Orbán en Hongrie s'apparente à un retour vers la féodalité. Ce n'est pas l'esclavage évoqué par Orwell, mais ce n'est plus l'égale dignité des êtres humains. Les régimes russe, chinois ou turc actuels reposent sur un « marché » comparable. Lorsqu'il devient difficile à tenir, la surenchère nationaliste, la désignation d'un ennemi extérieur et de ses complices, la recherche de gains territoriaux ou de succès militaro-diplomatiques servent à reconquérir des opinions publiques qui douteraient des « bienfaits » qu'elles tirent de leur soumission et des vertus de l'autorité devant laquelle elles s'inclinent.

Cependant, le choix de l'aliénation peut être celui d'une confiance aveugle dans la technique, au point d'y perdre sa liberté et son humanité. Les deux modes se conjuguent d'ailleurs aisément et les nouveaux régimes autoritaires ont désormais un goût prononcé pour les nouvelles technologies.

Quand la passion pour l'égalité mine la démocratie

Mais ce retour vers la servitude n'est pas le seul danger. Tocqueville avait bien vu que la passion pour l'égalité dégénérait en envie et minait la démocratie. Si celle-ci affirme l'égale dignité de tous les citoyens, elle ne peut jamais leur assurer une égalité matérielle absolue. Elle décevra d'autant plus sur ce plan si les représentations du monde et de l'existence qui structurent

la société sont dominées par une vision marchande où la monnaie est l'équivalent général. Dès lors, c'est le calcul qui s'impose, en termes de rentabilité ou/et d'accumulation. L'infini du calcul et de la production (il ne s'agit pas de reproduire mais de produire davantage) supplante l'infini du sens,

L'INFINI DU CALCUL
ET DE LA PRODUCTION
(IL NE S'AGIT PAS
DE REPRODUIRE
MAIS DE PRODUIRE
DAVANTAGE) SUPPLANTE
L'INFINI DU SENS.

celui qu'offrent l'art, la poésie, la littérature, l'amitié, l'amour, la philosophie... bref, tout ce qui relève de l'esprit. Lorsque le « mauvais infini » (Hegel) l'emporte sur le bon, l'inégalité devient par essence insupportable, la justice semble un vain mot et ceux qui ont pour tâche

de la faire respecter – qui ne sont pas non plus des privilégiés – apparaissent comme des agents de la domination des riches. Le ressentiment s'installe et dicte ses interprétations du passé comme du présent⁶. L'autre devient un concurrent, voire un ennemi. Il faut trouver des boucs émissaires. La loi démocratique n'est plus respectable. La société se fracture. La confiance s'érode. La démocratie se délite d'autant plus que les appareils religieux ou idéologiques d'hier qui structuraient une partie de la vie sociale ne font plus sens pour une grande part des citoyens et que toutes les tentatives de créer une religion civile démocratique ont fait long feu.

La naissance de la démocratie à Athènes, nous l'avons dit, est contemporaine de celle de la tragédie. Celle-ci était alors une liturgie à laquelle était conviée la Cité dans son entier (non seulement les citoyens, mais les femmes, les esclaves et les métèques). Elle permettait aux participants de faire une expérience sensible commune en s'exposant à la représentation des passions, des drames, des mythes qui nourrissent la vie humaine, personnelle et collective. De ce point de vue, la « culture » – ce qui relève de l'esprit et non du mécanique ou du biologique envisagé de façon purement matérialiste –

6. Theodor W. Adorno a montré que le ressentiment tente de trouver sa résolution dans le fascisme. Voir le dernier livre de Cynthia Fleury, *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*, Paris, Gallimard, 2020.

n'est pas un objet de consommation ou de distraction mais un agent de production et de renouvellement de sens qui permet au peuple de s'éprouver et de se constituer comme tel. Et même de se transmettre au fil des générations, par le jeu des réinterprétations. Il en va de bien plus que d'un secteur économique à sauvegarder. Lorsqu'elle n'est plus irriguée, nourrie par ce sang du sens, la « fragile peau du monde » – pour reprendre l'expression de Jean-Luc Nancy⁷ – et du peuple, mise à nu, se défait et dès lors l'unité du monde et du peuple ne peut résister aux forces centrifuges qui se saisissent de son irréductible diversité. ■

7. Jean-Luc Nancy, *La Peau fragile du monde*, Paris, Galilée, 2020.

La décision politique au quotidien

Michaël Salce

En cette rentrée si particulière, le temps est venu pour les nouveaux élus de prendre leurs premières décisions et de traduire en actes leur programme électoral. Il s'agit de rendre performatives les paroles et les promesses de la campagne électorale, de passer du papier au terrain, de l'idée générale au concret, du rêve à la réalité.

Mettre en œuvre une décision politique, même validée par le suffrage universel, c'est la traduire de manière concrète et visible pour les administrés, avec les avantages ou les inconvénients que cela va leur apporter au quotidien. Mais c'est aussi l'exposer aux critiques de tous bords, aux pressions, aux enjeux économiques et réglementaires, bref la rendre vulnérable et risquer jusqu'à sa remise en cause.

Un projet qui fait l'unanimité

Lors de notre premier mandat, l'une des promesses de la campagne était de s'attaquer à la mise aux normes des ralentisseurs qui avaient fleuri dans la commune sous les mandatures précédentes. Avec près d'un ralentisseur

À PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis 2014, Michaël est adjoint au maire de Saint Chamas, commune de 8000 habitants située à 50 kilomètres de Marseille. Il a la charge de l'accessibilité à la ville, des travaux et

du cadre de vie. Il occupe par ailleurs un poste de cadre dans une filiale de la SNCF. Avec Claire, son épouse, ils sont membres de l'équipe des 2 Rives depuis une dizaine d'années.

pour mille habitants, et la majorité hors normes, la ville était devenue célèbre pour ses équipements censés réduire la vitesse des automobilistes et qui se transformaient en obstacles redoutables pour les pare-chocs et en outil de torture pour le dos des usagers. Tout le monde s'accordait pour dire que ce n'était plus tenable et le projet faisait donc l'unanimité.

Une fois la subvention obtenue, il fallait passer à l'action, décider des secteurs à traiter en priorité et de la solution technique à adopter.

Une première option envisagée consistait à raboter les ralentisseurs pour leur donner un profil acceptable. Si cela résolvait la question réglementaire, et donc une

TOUT LE MONDE S'ACCORDAIT
POUR DIRE QUE CE N'ÉTAIT
PLUS TENABLE ET LE PROJET
FAISAIT DONC L'UNANIMITÉ.

éventuelle responsabilité de la mairie en cas d'accident, nous étions persuadés que cela n'améliorerait en rien la problématique de la vitesse excessive. Un premier essai réalisé sur les deux équipements les plus décriés nous confirma rapidement cette intuition.

Après quelques recherches, j'ai proposé de traiter le problème différemment en créant des écluses et des chicanes comme cela est maintenant le cas dans de nombreuses communes. Malheureusement ce type d'aménagement est plus complexe, il nécessite l'appui d'un bureau d'études et le budget alloué au projet ne permettait plus de traiter l'ensemble des points initialement prévus. Nous décidons malgré tout de réaliser les études sur l'ensemble des secteurs concernés puis d'arbitrer en fonction des priorités.

Après avoir éliminé les rues où habitaient des élus pour ne pas être accusés de favoritisme, nous choisissons de traiter en priorité trois secteurs dont l'entrée du collège où nous décidons d'aménager une dépose-minute afin de sécuriser l'arrivée et le départ des élèves. Tous ces projets sont présentés à la commission chargée de la sécurité routière sans que cela n'entraîne de remarques particulières. Tout est en bonne voie.

Le déchaînement de réactions hostiles

Mais dès le premier coup de pioche, l'ambiance change complètement.

Le premier riverain concerné envoie des courriels incendiaires en nous traitant d'incapables, accusant le bureau d'études d'incompétence et prophétisant qu'avec cet aménagement le camion à ordures risque de renverser son mur de clôture et potentiellement de tuer ses petits-enfants ! Tout le quartier s'enflamme en quelques heures et on nous demande même de déplacer un panneau de signalisation sous prétexte que celui-ci gêne la vue lorsque l'habitante est installée dans sa cuisine. Il faudra modifier légèrement le projet, réaliser un essai avec le camion à ordures, plus une visite de monsieur le

MAIS LES RÉSEAUX SOCIAUX
VONT SE DÉCHAÎNER.
LÀ AUSSI, NOUS SOMMES
TRAITÉS D'INCOMPÉTENTS
ET ACCUSÉS DE METTRE
EN DANGER LA SÉCURITÉ
DES ENFANTS !!!

Maire le vendredi soir pour calmer les esprits. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines et la pression ne va pas baisser de sitôt.

Le second chantier concerne la dépose-minute du collège.

Sur cette avenue relative-

ment large et à sens unique, les voitures stationnent en double ou triple file à l'heure de la sortie, obligeant les enfants à slalomer entre les véhicules ou à marcher sur la chaussée. Compte-tenu de la configuration du site et afin de ne pas supprimer de stationnement, nous sommes contraints de créer une dépose-minute sur la droite de la chaussée, ce qui oblige d'une part les enfants à traverser la route et d'autre part, crée une chicane pour les automobilistes. Dans mon esprit et dans celui du bureau d'études, le ralentissement des voitures sécurise la traversée routière qui est canalisée et bien indiquée.

Mais les réseaux sociaux vont se déchaîner. Là aussi, nous sommes traités d'incompétents et accusés de mettre en danger la sécurité des enfants !!! Cerise sur le gâteau, je trouve dans ma boîte aux lettres quelques semaines plus tard un rapport de la police municipale de plusieurs pages indiquant que

cet aménagement est délirant et que nous n'aurions jamais dû le réaliser. Tout cela, alors que la même police était présente à la commission sécurité routière et n'avait pas émis la moindre critique à l'époque !

Un vendredi soir à 22 h, je reçois un SMS que monsieur le Maire me transfère : une administrée n'a pas vu les bordures (et visiblement pas la signalisation routière) et demande à la mairie de lui remplacer les deux pneus qu'elle a abîmés sur l'aménagement en cours de réalisation ! La pression est telle que nous nous sommes demandé si nous n'allions pas tout arrêter, déposer les bordures et laisser les ralentisseurs en l'état !

Quelques semaines plus tard, le dernier secteur aménagé est volontairement dégradé quelques jours après sa mise en service. La trentaine de balises en plastique destinées à délimiter le cheminement piétons est soigneusement démontée et jetée dans l'étang de Berre. À cet instant-là, nous avons, je l'avoue, baissé les bras et cet aménagement reste aujourd'hui encore inachevé et ne fonctionne pas comme nous l'avions imaginé.

Les fruits de l'expérience

La décision politique initiale, qui faisait l'unanimité en sa faveur il y a quelques mois, faisait maintenant l'unanimité contre elle et nous avons été à deux doigts de tout abandonner, ce qui pouvait remettre en cause notre orientation politique pour de futurs projets d'aménagement bien plus importants.

Comment en étions-nous arrivés là ? Pourquoi un projet aussi minime avait-il déclenché une telle controverse et de telles critiques ? Pourquoi cette décision politique avait-elle été fragilisée à ce point ?

NOUS AVIONS NÉGLIGÉ
QUELQUES POINTS
IMPORTANTS, À COMMENCER
PAR LA COMMUNICATION
ET LA PRÉSENTATION
DES DIFFÉRENTS PROJETS .

Force est de constater que, dans le traitement de ce dossier, nous avons négligé quelques points importants, à commencer par la communication et

la présentation des différents projets aux riverains ou aux associations de parents d'élèves du collège. Ce qui pour nous ne représentait que quelques bordures en béton et allait forcément améliorer leur situation représentait pour eux un changement propre à réveiller les angoisses les plus irrationnelles. En rajoutant à cela une attente très forte des administrés, un décalage dans le temps du projet et un manque de pédagogie, nous nous sommes exposés aux nombreuses critiques, fragilisant d'autant notre décision et notre promesse initiale.

Et si cette période fut l'une des plus difficiles à vivre de mon premier mandat, nul doute qu'elle fut aussi source d'une expérience qui se révéla ensuite bien utile pour la conduite des projets phares du mandat. ■

Des Parisiens sans domicile fixe

Pierre de Laroche

La Bagagerie d'Antigel accueille, matin et soir, une cinquantaine de sans-abris ou de personnes en situation de précarité, pour qu'ils puissent y déposer leurs bagages en sécurité, mais aussi pour leur permettre de se poser, faire leur toilette, renouer le dialogue social avec les autres personnes accueillies et les bénévoles. C'est un lieu de paix, dans le 15^e arrondissement de Paris, ouvert tous les jours de l'année le matin de 7 à 9 h et le soir de 20 à 22 h. Créé par d'anciens maraudeurs de la paroisse Saint Jean-Baptiste de Grenelle, il fonctionne sans interruption depuis dix ans.

Ses cinquante accueillis nous sont adressés par des associations partenaires, accueils de jour assurant leur domiciliation et un minimum de suivi social. Certains sont à la rue depuis vingt-cinq ans et n'ont jamais connu de logement, d'autres viennent de se retrouver dehors à cause du chômage, d'un divorce... Certains viennent de loin, de Chine, d'Afrique, du Maghreb, des pays de l'Est... d'autres sont Français, en panne de travail, de logement, de perspective de réinsertion. Certains sont touchés par des addictions (drogue, alcool), d'autres se battent pour ne pas y tomber. Bref, autant d'histoires différentes, chacun se sentant différent des autres et considérant que le SDF, c'est l'autre.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Pierre de Laroche est président de la Bagagerie d'Antigel depuis 2013. En retraite depuis quelques années,

il a fait l'essentiel de sa carrière chez Air Liquide, en France et à l'étranger. Il est marié et père de cinq enfants.

Derrière la façade

Mais chez tous, derrière la façade qui permet de vivre et de se regarder dans la glace, on sent *une grande vulnérabilité et une immense solitude*. Quel avenir imaginer quand on n'a pas de toit, pas de lieu à soi, que l'on ne sait pas de quoi demain sera fait, sans travail, sans amis, sans famille, avec la peur de perdre ou de se faire voler le peu qui nous reste : nos maigres bagages, notre dignité ?

Du coup, pour survivre, on vit au jour le jour, ayant perdu ses repères. Perte de repères de sa propre existence dans le temps en reconstituant sa mémoire avec un passé que l'on ne veut plus évoquer ou qu'on idéalise (liens familiaux ignorés ou idéalisés, études imaginaires, travail passé oublié ou imaginé) et un avenir rêvé ou absent, avec l'incapacité d'exprimer le moindre désir.

QUEL AVENIR IMAGINER
QUAND ON N'A PAS DE
TOIT, PAS DE LIEU À
SOI, QUE L'ON NE SAIT
PAS DE QUOI DEMAIN
SERA FAIT.

Dans cette situation sans avenir, quelle difficulté également à habiter le présent : repli sur soi, perte du goût et de la joie de vivre renforcée par la dureté de la vie quotidienne qui épuise toutes les énergies. On se déconnecte également

de soi-même (ignorance de ses propres émotions, oubli de son état réel de santé...) et des autres (ruptures familiales, peur que sa famille vous retrouve et vous découvre dans cet état, ruptures amicales, impossibilité de parler de ce qu'on vit ou de ce qu'on a vécu quand et si on s'en sort). Ce qui s'accompagne bien souvent d'une sérieuse couche d'addiction car c'est proprement insupportable à vivre, insupportable de vivre : c'est une sorte de mort intérieure qui finit par tout consumer, tout contaminer.

Chacun a sa propre histoire mais bien souvent il y a à l'origine une vulnérabilité native, un lien fondamental qui n'a pas été construit ou qui a été détruit : histoire familiale dramatique, enfance douloureuse, placement en famille d'accueil, violences sexuelles... Ce manque de confiance et d'amour reçu (vulnérabilité originelle) les a rendus incapables d'asseoir intérieurement leurs attaches. D'où une grande difficulté à poser une identité assumée,

à se regarder comme « aimable » et donc comme « valable ». Et pour recouvrir cette douleur insupportable, des situations de déni (déni de son état : je ne suis pas SDF, je ne suis pas malade, je ne suis pas alcoolique, je n'ai pas de problèmes psy...) et des situations de provocation et de violence : autant de cris pour mendier l'attention des autres, même si ce ne doit être que du mépris. Ce qui les conforte à nouveau dans un cercle vicieux : *je ne suis pas aimable, je ne suis pas capable de...* Et qui conduit souvent à initier soi-même des situations d'échec plutôt que de les subir.

La mort sociale

Ce sentiment de mort sociale et psychologique, ce sentiment d'abandon de la part de la société les fait se sentir exclus du monde « normal » dans lequel ils ne voient aucune possibilité de se réinsérer, comme on le voit dans le très beau et très émouvant film de Claus Drexel *Au bord du monde*. Ils ont le sentiment de n'avoir plus droit à rien et d'être exclus de notre monde qui ne les attend pas et dont ils n'attendent plus rien. *Alors ils s'installent au bord de notre monde en vivant de ce qu'ils peuvent. Parfois pas si mal dans ce monde à part qu'ils se sont reconstruits* : ils se nourrissent de la générosité que nous avons mise en place pour ne pas avoir trop honte de les laisser dans l'indigence (restaurants solidaires, distribution alimentaire, chèques services...), ils se débrouillent, ils s'entraident. Et puis, il y a les copains que l'on retrouve, parfois dans la bagarre, parfois dans l'alcool, mais pour un temps on n'est plus seul. On prend ce que l'on peut prendre (ce n'est pas du

vol, car comme on n'a plus droit à rien, il faut bien qu'on le prenne soi-même). On essaye de se trouver un coin pour dormir : pour certains, un coin tranquille sur lequel ils veillent jalousement, dans un parc, un hall

d'immeuble, un garage, pour d'autres n'importe où lorsqu'assommés par l'alcool, ils s'écroulent. *Et finalement, les jours passent et la vie continue, avec ses moments de fête et ses moments de tristesse*. La vie quoi, mais pour eux, pas forcément plus mal que pour ceux qui bossent nuit et jour pour s'en sortir !

LA VIE QUOI, MAIS POUR
EUX, PAS FORCÉMENT PLUS
MAL QUE POUR CEUX QUI
BOSSENT NUIT ET JOUR
POUR S'EN SORTIR !

Ils se méfient de l'aide qu'on peut leur apporter et ne l'acceptent qu'avec réticence : méfiance à l'égard des travailleurs sociaux dont ils pensent qu'ils ne cherchent pas vraiment à les aider à s'en sortir (car s'il n'y avait plus de sans-abris, ils seraient au chômage...), méfiance à l'égard des bénévoles qui se donnent bonne conscience, méfiance à l'égard de l'État et des démarches administratives qu'ils jugent dégradantes (obligation d'avoir à renouveler chaque année leur couverture maladie alors que cette démarche est inutile pour ceux qui travaillent, refus parfois du RSA considéré comme une aumône pour ne pas leur trouver de travail...).

Réapprendre la confiance

Mais que de vulnérabilités derrière cette apparente façade : les vols répétés de leurs affaires, la police qui leur demande de partir et nettoie leur coin dès qu'un voisin se plaint des nuisances, les bagarres liées à l'alcool, la mort qui frappe trop tôt (alcool, drogue, bagarres) et qui rappelle à ceux qui restent combien tout cela est fragile.

Quelles difficultés aussi quand on tente avec eux la réinsertion par le logement : ils ne sont plus habitués à vivre seuls en respectant les règles de bon voisinage et les expulsions sont fréquentes, la solitude les fait rebasculer dans l'alcool ou retourner à la rue pour retrouver copains, liberté et grands espaces. Il n'est pas rare par ailleurs de constater que la personne hébergée décède peu de temps après avoir été hébergée : comme si de vivre dehors les avait fait se blinder contre la maladie et qu'une fois hébergés, ils baissaient la garde et étaient alors emportés par la maladie qui couvait. Pour celui qui n'a pas connu de logement depuis longtemps, c'est donc un long apprentissage plein d'angoisse et de moments de dépression qu'il faut l'aider à affronter...

Et puis, dès que le monde s'arrête comme dans l'épisode de confinement que nous venons de vivre avec la covid, ce sont les premiers touchés. Tout d'un coup, ils n'ont plus rien : plus de toilettes publiques, plus de douches, plus d'accueils de jour, plus de cafés, plus de distribution alimentaire, plus de lieux où se réfugier. C'est ce qui nous a poussés à la Bagagerie à rester ouverts tous

les jours, tout en respectant les mesures sanitaires essentielles : pour leur laisser l'accès aux toilettes, à leurs effets personnels, à un peu de nourriture et un peu de chaleur humaine et leur laisser ainsi un minimum de dignité dans cette adversité soudaine.

Alors, que peut-on faire ? Tout d'abord leur redonner confiance en eux, leur réapprendre à vivre ensemble, leur offrir la sécurité. C'est ce que nous essayons de faire à la Bagagerie en leur offrant un lieu convivial, un lieu de paix où leurs affaires sont en sécurité et qui leur

donne envie de s'approprier un chez soi, ce qui peut être un premier pas vers l'expression d'un désir personnel quel qu'il soit (repandre des soins, chercher une formation, reprendre contact avec sa famille, chercher un logement même précaire, etc.). Et ainsi leur laisser exprimer

LEUR RÉAPPRENDRE
À ÉCOUTER LEURS DÉSIRES
PROFONDS, SOUVENT
ENFOUIS, RÉVEILLER
LEURS TALENTS ET LEUR
DONNER LA POSSIBILITÉ
DE LES EXERCER.

l'envie d'effectuer des démarches pour reprendre leur place dans notre monde. Certains voudront parler de réinsertion – ce qui est une manière de regarder le processus engagé. Il s'agit en fait de leur réapprendre à écouter leurs désirs profonds, souvent enfouis, à réveiller leurs talents et leur donner la possibilité de les exercer au travers d'ateliers, de sorties culturelles ou de séjours sportifs, et d'en être fiers. Il s'agit de leur réapprendre les liens fraternels et amicaux, la force du groupe, l'entraide, meilleure façon pour eux de se sentir valables, aimables et donc capables. Il s'agit aussi de leur proposer des moments de vie spirituelle (pèlerinages à Lourdes, voyage à Rome à l'invitation du pape François) qui peuvent leur montrer combien Dieu, lui aussi, les aime.

Pour les bénévoles qui les entourent, il s'agit d'accueillir sans forcer, en respectant le temps qu'il leur faudra pour reprendre confiance. Il ne faut pas aller plus vite qu'eux, suggérer, encourager en acceptant les échecs, les rechutes... Mais les résultats sont là et quelle récompense lorsque l'un de nos accueillis a retrouvé un logement et une situation ! ■

« S'il te plaît, ne m'aide pas! »

Vincent Clossais

La main dans la main

À Marseille, je travaille dans une association, La main dans la main, située dans notre quartier, à la cité de la Busserine. Elle a vu le jour à partir de plusieurs petites expériences : cela a commencé par une personne qui s'est proposée pour en aider d'autres dans leurs démarches administratives. Puis, autour d'un café, c'est devenu un lieu de rencontre et d'échanges. Des activités ont été proposées pour les hommes et pour les femmes. Au fur et à mesure des années, ces personnes ont pris de l'âge et ont demandé d'autres services. Alors s'est mis en place le service d'aide à la personne à domicile. C'est une association dans les quartiers (cités) avec les gens des quartiers, accompagnant les personnes à partir de ce qu'elles sont. L'association née dans ce quartier s'y est développée, cela enlève des peurs. Quand on vient d'ailleurs, il faut énormément de temps pour découvrir ces cultures, comprendre les relations.

Les premières personnes rencontrées dans le cadre de mon travail sont des personnes âgées, isolées du fait de l'absence de famille. Cet isolement crée de la vulnérabilité, déjà présente par l'âge. Je rencontre aussi des personnes avec des troubles psychiques ou psychiatriques avec qui un travail se fait pour essayer de les réinsérer par un logement de droit commun, les sortir



À PROPOS DE L'AUTEUR

Vincent Clossais est prêtre de la Mission de France. Salarié dans une association d'aide à la personne, il travaille

beaucoup dans les quartiers nord de Marseille. Il est membre de l'équipe de mission située dans ces quartiers.

de l'hospitalisation. Avec un étayage de l'accompagnement, ces personnes pourraient être chez elles. Il s'agit d'accompagner au mieux les fragilités. Bien souvent, il y a de l'accompagnement mais peu de rencontres pour ceux et celles qui font cet accompagnement.

Pour nous, il s'agit d'être le plus attentionné possible. Cela demande de prendre de la distance pour être disponible. Les uns comme les autres, nous faisons pas mal d'heures de travail, ce qui engendre de la fatigue. Du coup, nous ne sommes pas toujours dans les dispositions qu'il faudrait pour les accueillir. On peut, alors, être dans la maltraitance sans s'en apercevoir : par exemple, avoir des propos mal ajustés vis-à-vis de la personne chez qui on travaille. Il faut prendre du temps pour expliquer, comprendre ce qu'elles ont à nous dire. Très souvent, il n'y a pas ce temps-là et nous risquons de ne pas avoir de réponses ajustées. Cela peut provoquer des angoisses, voire de la dépression. La période actuelle avec la covid rajoute des fragilités aux fragilités, de l'isolement à l'isolement.

LA PÉRIODE
ACTUELLE AVEC
LA COVID RAJOUTE
DES FRAGILITÉS
AUX FRAGILITÉS,
DE L'ISOLEMENT
À L'ISOLEMENT.

Travailler sur des petites choses

Avec l'âge, les personnes deviennent vulnérables. Mais des fragilités s'ajoutent souvent à cause des lieux dans lesquels elles vivent. Auparavant, elles pouvaient mieux les assumer. Mais aujourd'hui, par exemple, il n'y a plus de commerce dans leur cité et elles n'osent plus prendre le bus pour aller faire quelques courses. Elles n'ont plus de raison de sortir de chez elles.

Des personnes autrefois très coquettes, qui prenaient vraiment soin d'elles, maintenant se négligent ou se laissent aller. Pourquoi ? Isolées chez elles, elles s'isolent aussi dans leurs pensées. Elles n'ont plus de raison de paraître devant l'autre. Notre rôle est de leur dire : « Vous continuez d'exister. Si nous venons dans votre quartier, c'est pour vous permettre cela. »

Le sentiment de ne plus exister et de ne plus rien désirer peut conduire à des pulsions de suicide, de mort. Il s'agit alors de travailler sur de petites choses :

QUAND IL N'EST PLUS
QUESTION DE PARLER
DES PERSONNES ÂGÉES
MAIS DU « BEL ÂGE ». LES
PERSONNES NE SE
RECONNAISSENT PAS
DANS CETTE NOUVELLE
APPELLATION, VOIRE
PENSENT QU'ON SE
MOQUE D'ELLES.

s'habiller, changer de tenue entre la nuit et le jour, leur dire qu'elles ont de la valeur. Venir régulièrement, échanger, cela réactive chez elles une certaine manière d'exister ; ainsi une personne, sachant l'heure à laquelle je viens, met toujours son rouge à lèvres. Cela réactive une manière d'exister. Notre rôle n'est pas tant de faire ceci ou cela chez elles (ménage, vaisselle,

lessive...) que de passer du temps avec elles ; cela leur redonne confiance. Cela suppose de prendre le temps qu'il faut !

On exerce un métier dans lequel beaucoup de nos collègues sont issu(e)s de l'immigration et sont aussi en situation de fragilité du fait de leur culture, de difficultés pour parler la langue française. Dans le cadre de l'association, nous nous soutenons les uns les autres pour accompagner au mieux les personnes âgées. Cela suppose d'apprendre à repérer les fragilités et les besoins des uns et des autres, savoir quoi leur proposer pour les accompagner. L'équipe des responsables de secteur fait régulièrement des visites à domicile pour vérifier la qualité du travail effectué. Des réunions de salariés permettent de réguler dysfonctionnements et tensions.

Si nous ne prenons pas ce temps entre personnels, nous risquons, sans le vouloir, d'être nous aussi dans une forme de maltraitance ; parfois, parce qu'on ne nous donne pas les moyens. Mais aussi quand, de manière officielle, il n'est plus question de parler des personnes âgées mais du « bel âge ». Les personnes ne se reconnaissent pas dans cette nouvelle appellation, voire pensent qu'on se moque d'elles. Utiliser ce mot participe, à sa manière, de la maltraitance vis-à-vis de ces personnes âgées.

Comme prêtre, être là tout simplement

En accompagnant ces personnes, on accompagne, pour certaines, un chemin de croix qui peut durer des années. J'essaie d'accompagner ces personnes comme Simon de Cyrène a accompagné Jésus, en faisant du mieux que je peux pour faire que leurs croix ne soient pas trop lourdes à porter.

C'est frappant aussi de voir comment, dans cette vulnérabilité, certaines personnes se dépouillent pour arriver à l'essentiel et à dire des mots très justes : « Je me contente du peu que j'ai, pouvoir me lever le matin, même si c'est difficile... me dire que "quand je partirai, je n'aurai pas grand-chose à quitter, cela me fera moins de

mal que tous ceux qui n'ont jamais fini d'amasser". Je me contente de peu : avoir déjà un toit. » Vulnérabilités et fragilités amènent à vivre l'essentiel, à prendre conscience de ce qui est vraiment essentiel.

VULNÉRABILITÉS ET
FRAGILITÉS AMÈNENT
À VIVRE L'ESSENTIEL,
À PRENDRE CONSCIENCE
DE CE QUI EST
VRAIMENT ESSENTIEL.

Avec la covid, l'essentiel est vraiment la relation humaine qui passe par la relation physique. Cette maladie nous le fait découvrir encore plus, le téléphone est loin, loin d'être suffisant. Cela me fait prendre conscience des déplacements de Jésus qui va vers les gens, vit avec eux une rencontre en vis-à-vis.

Et du contraste qui existe quand je parle avec des jeunes qui sont dans des relations virtuelles. Ces relations les nourrissent virtuellement mais pas sur le fond ; elles ne se fondent pas sur le roc. La relation humaine proche, physique, est importante et permet de construire sur le roc et rend solide.

À l'école de Jésus attentionné

Tout ceci conduit à relire l'Évangile et y voir comment Jésus était attentionné et attentif aux personnes rencontrées et comment il était juste dans ses réponses. L'autre image qui me revient, c'est celle de Jésus chez Marthe et Marie. Marthe est très affairée à préparer le repas pour qu'ils puissent

manger, ce qui est juste, et Jésus ne lui demande pas d'arrêter mais essaie de lui faire prendre conscience de la manière dont elle le fait.

En tant que prêtre de la Mission de France, comment être un contemplatif dans l'action ? Cela suppose de prendre de la distance et de se le redire régulièrement, tant nous sommes pris dans des mouvements de vitesse. Accompagner des personnes en fin de vie nous conduits à être très atten-

QUAND NOUS SOMMES
RASSEMBLÉS AVEC
L'ÉQUIPE DU CENTRE
MÉDICO-PÉDAGOGIQUE
AU NOM D'UNE PERSONNE
(MALADE), JE ME DIS
QUE LE CHRIST EST LÀ.

tifs à un regard, au toucher, à être là tout simplement. Ces personnes m'aident à avoir cette distance et à me poser. Les personnes vulnérables sont très sensibles à notre disponibilité ; elles ne sont plus dans le stress dans lequel nous pouvons être. Elles

sont plutôt dans des attitudes d'angoisse ; alors il nous faut prendre le temps avec elles et nous-mêmes nous apaiser pour les apaiser. Cela suppose de prendre du temps, trouver les lieux où je peux me ressourcer, car cet accompagnement touche mes propres vulnérabilités et parfois mes blessures. Nous ne pouvons pas tout maîtriser ; je ne connais pas tout de l'autre. La vie est un don et il est important de se placer devant Celui qui est à l'origine et de Lui confier ce qui nous est caché, voire inaccessible pour qu'Il nous donne sa lumière et sa force. L'abbaye de Sénanque est pour moi ce lieu de prière, d'écoute de la Parole de Dieu, de soutien d'une communauté. On a besoin du soutien des uns et des autres. Cela permet de se rappeler que Dieu est présent dans la communion et que le Christ continue de porter nos croix : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau. » (Mt 11, 28-30)

Je crois vraiment que, même quand nous ne sommes pas rassemblés en son nom, le Christ peut être là. C'est le cas pour moi : quand nous sommes rassemblés avec l'équipe du Centre médico-pédagogique au nom d'une personne (malade), je me dis que le Christ est là puisque nous prenons soin de

celui ou de celle dont le nom est inscrit dans le cœur de notre Père. En tant que prêtre, c'est ce que j'engage dans la discrétion : la présence du Christ ressuscité. Nous sommes rassemblés et le Christ l'est aussi avec nous.

L'accompagnement de personnes fragiles et vulnérables nous situe devant le mystère de la souffrance. La souffrance est inscrite dans nos vies. Ne la laissons pas gangrener nos vies ! Osons l'accueillir pour la freiner et l'alléger, pour peut-être en extraire du sens. Qui que nous soyons, en accompagnant ces fragilités et ces vulnérabilités, nous sommes engagés dans un ministère de compassion et de confiance.

Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne et travailler à la justesse de nos attitudes professionnelles, cela ne fait qu'un ; à la Mission de France, nous y sommes attentifs. Dans les communautés chrétiennes, il y a aussi cette attention aux personnes vulnérables. Mais sollicite-t-on assez les compétences professionnelles dans ce domaine ?

À Grenoble, j'avais suivi une formation qui s'intitulait : « S'il te plaît, ne m'aide pas ». Cette phrase me marque et m'accompagne ! C'est une invitation à faire attention à la toute-puissance dans laquelle nous risquons de nous laisser entraîner pour faire à la place des autres. Dans ce cas, on peut accroître la vulnérabilité

« S'IL TE PLAÎT,
NE M'AIDE PAS ».
CETTE PHRASE ME MARQUE
ET M'ACCOMPAGNE !

de l'autre en lui montrant qu'il ne peut plus faire ceci ou cela. Je me souviens d'une autre formation à La maison de Gardanne. Nous avons été incités à toujours rechercher le petit geste que la personne peut encore faire pour l'accompagner jusqu'au bout, même s'il s'agit seulement de tirer sur le bout d'un vêtement pour qu'il tombe bien. Ainsi donne-t-on à la personne toute sa dignité. Comment ne pas évoquer Thérèse de Lisieux qui a persévéré dans les petits gestes de la vie quotidienne au carmel, y compris quand ce n'était pas visible pour ses sœurs.

Pour moi, ce n'est pas un dépouillement, c'est comment apprendre à visiter le potentiel que l'on a et faire qu'il accompagne l'autre sans prendre sa place mais en la lui donnant.

Ces vulnérabilités nous amènent à parler du spirituel, même sans que les personnes soient croyantes. Quelque part, elles nous y conduisent par des expressions comme : « Cela, je le faisais mais je ne le fais plus. Vers quoi

« JE CROIS QUE VOUS AVEZ
RAISON, MOI AUSSI JE
CROIS À CELA ; QUELQU'UN
QUI A ÉTÉ BON DANS LA
VIE, CELA NE LUI SERA
JAMAIS ENLEVÉ. »

je vais ? » ; « Je ne suis plus
bonne à rien. » Leurs mots
sont justes. Est-ce à dire que
ce qui précède ne compte
plus ? Nous essayons au
contraire de le reprendre :
« C'est ce qui vous accom-
pagnera tout le temps. » On

essaye de leur donner de la vitalité par rapport à tout ce qui est enregistré comme souvenirs, donner de l'importance à la chair, au cœur de leur vie. Il m'arrive de dire à une personne : « Ça, cela ne mourra jamais, jamais. » Une personne m'a répondu : « Je crois que vous avez raison, moi aussi je crois à cela ; quelqu'un qui a été bon dans la vie, cela ne lui sera jamais enlevé. » ■

S'approcher de la mort en EHPAD

Régis Chazot

Tout humain porte en lui cette « blessure » (*vulnus* en latin) de l'horizon de la mort, cette finitude certaine à une échéance qui, elle, ne l'est pas.

Depuis plusieurs années, la longévité vient repousser l'échéance au point de nous faire croire – comme y travaillent certains scientifiques – que la mort sera un jour repoussée, voire vaincue. La sémantique change :

depuis les années 2010, les spécialistes parlent d'« avancée en âge »¹, le mot vieillissement renvoyant à une connotation trop négative, trop péjorative.

UN VOILE SE
TEND SUR NOTRE
VULNÉRABILITÉ,
NOTRE EXISTENCE
MORTELLE...

Un voile se tend sur notre vulnérabilité, notre existence mortelle...

1. Patrick Gohet, « L'avancée en âge des personnes handicapées », *Rapport Inspection générale des affaires sociales*, Tome I, p. 10.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Régis Chazot a travaillé 30 ans dans des établissements gériatriques comme infirmier, cadre de santé et directeur. Il travaille aujourd'hui comme formateur pour les

professionnels et les établissements sanitaires et médico-sociaux ainsi que dans les organismes de soutien à domicile. Il est diacre de la Mission de France, en équipe à Lyon.

De plus en plus de personnes dépendantes : une problématique financière sociétale

Lors des trois dernières campagnes présidentielles de 2007, 2012 et 2017, les candidats au deuxième tour avaient chacun un programme prévoyant une réponse à la prévision de l'augmentation du nombre de personnes dépendantes

SEULEMENT 10%
DES PLUS DE 85 ANS
SONT ACCUEILLIS
DANS LES 7200 EHPAD.
90% VIVENT CHEZ EUX !

(6,3 millions de personnes de plus de 75 ans – soit 9 % de la population – en 2020 ; 13,5 millions en 2070, soit 18 % de la population²). Pour les deux septennats achetés, d'autres priorités sont venues mettre de côté les réformes... La

création d'« une nouvelle branche de la sécurité sociale relative à l'autonomie » est une réelle avancée... à condition que les financements soient à la hauteur. Ce qui ne semble pas le cas aujourd'hui.

L'EHPAD, un type d'accueil à repenser en regardant la mort en face

En juin 2018, un rapport du Comité consultatif national d'éthique³ parle de « ghettoïsation des personnes âgées dépendantes » puisque c'est le seul choix possible et qu'il n'y a pas d'alternative. Les auteurs pointent la nécessité d'offrir d'autres formules d'accompagnement, d'autres dispositifs d'inclusion. Il est intéressant de noter d'ailleurs que seulement 10 % des plus de 85 ans sont accueillis dans les 7 200 EHPAD. 90 % vivent chez eux !

Le qualificatif de « mouroir » attribué régulièrement aux EHPAD n'est pas faux dans le sens où les personnes savent qu'en y rentrant, elles vivent leur dernier déménagement : un aller sans retour, un aller vers la mort ; comme un entonnoir !... Ce qui est qualifié dans ce terme de mouroir, c'est la qualité

2. Projection de population à l'horizon 2070, INSEE 2016.

3. Avis n° 128 CCNE (15 février 2018) : Enjeux éthiques du vieillissement. Quel sens à la concentration des personnes âgées entre elles, dans des établissements dits d'hébergement ? Quels leviers pour une société inclusive pour les personnes âgées ?

du mourir, de son accompagnement, ses conditions présentées et perçues comme inhumaines, comme indignes.

Au printemps, des conditions tragiques...

Les familles, les équipes, ont vécu dans leur chair et dans leurs entrailles leur impuissance majeure lorsque l'état de santé des personnes âgées s'est dégradé brutalement, sans pouvoir déployer une présence individualisée. Ils ont été désemparés lorsqu'il s'est agi de mettre dans une double housse les corps des résidents sans toilette mortuaire et d'indiquer, au marqueur indélébile, leur nom. Point !

Une impuissance inhumaine...

En somme, collectivement, nous nous gargarisons des principes de respect, de dignité et de fraternité pour nos anciens tout en restant incapables à la fois de mettre des mots sur la nécessaire démarche palliative et de mobiliser les moyens humains pour assurer une présence.

Une présence qui écoute, entend, sollicite, regarde, touche, masse...

Une présence qui soutient, maintient, contient, apaise, soulage, fredonne, murmure, prie peut-être, guette le dernier souffle, ferme les yeux et prépare le corps de celle ou celui qui vient de mourir pour que les siens gardent de cet instant singulier, au plus profond de leur être, un souvenir le plus doux possible.

Parler les pertes, évoquer la mort

Hormis le contexte de la covid-19, bon nombre d'EHPAD accompagnent chaque année, jusqu'à leur dernier souffle, près de 25 % de leurs résidents.

Ce qui est aujourd'hui difficile, et pour l'entourage des personnes âgées et pour certains professionnels, c'est de camper l'horizon de la mort. L'approcher, s'en familiariser, s'en imprégner, l'envisager, non pas pour la

faire surgir plus tôt mais pour l'intégrer dans un itinéraire, dans une trajectoire, un accompagnement de la mort dans la vie. Reconnaître cette limite qui s'impose, qui s'approche... C'est paradoxalement souvent plus simple pour la personne âgée qui ne se fait pas d'illusion, elle qui éprouve dans son corps, dans son âme, dans sa sensorialité, ce ralentissement, ce rétrécissement, cet ébranlement qui fragilise et insécurise la vie quotidienne.

Il faut mettre des mots et parler les pertes successives :

- le passage au déambulateur, puis au fauteuil roulant manuel, puis au fauteuil roulant confort ;
- les troubles de déglutition et le nécessaire ajustement des textures modifiées (modifiées en gardant l'appétence !) ;
- l'oubli des gestes standards, notamment pour manger, et la possibilité de préparer des quenelles des différents mets que la personne pourra manger facilement, à sa guise, quand elle le souhaitera (le « manger-main ») ;
- le transfert du lit au fauteuil avec un appareil verticalisateur ou un lève-personne avec toute la pédagogie nécessaire pour rassurer...

Et parler les questions que nous nous posons en équipe :

- Est-ce raisonnable (au sens de l'obstination déraisonnable⁴) de le lever l'après-midi, il est tellement fatigué ?
- Est-ce raisonnable de l'emmener à la salle à manger à midi ? Elle a du mal à se réveiller.
- Est-ce raisonnable d'insister pour qu'il mange ?

Cheminer quotidiennement, s'interroger sans cesse avec le résident, avec ses proches, en équipe à partir d'une observation clinique précise, évaluative, rigoureuse. Privilégier l'installation, anticiper l'inconfort... C'est ce que l'EHPAD et les services d'accompagnement au domicile de demain devront mettre en œuvre en coordonnant les compétences interdisciplinaires pour regarder cette vulnérabilité en face, la dire.

4. Loi Leonetti du 2 février 2005 : L. 1110-5 CSP alinéa 2.

Je donne la parole au collectif de résidents, de familles et de professionnels d'un l'EHPAD de l'est de la France qui se sont retrouvés le vendredi 4 septembre pour une rencontre intitulée « Ensemble, dire ce que nous avons traversé ». Quatorze résidents sont décédés du coronavirus.

Cette rencontre était la première étape d'une démarche qui verra un temps de mémoire pour honorer ceux qui sont partis trop vite, et ceux qui restent ! En groupes de six, les participants étaient invités à s'exprimer en quatre temps : ce que j'ai vu, constaté, ce que j'ai ressenti, ce qui a changé, ce que je souhaite.

COORDONNER
LES COMPÉTENCES
INTERDISCIPLINAIRES
POUR REGARDER
CETTE VULNÉRABILITÉ
EN FACE, LA DIRE.

Lorsque les personnes ne pouvaient pas écrire, l'animatrice du groupe le faisait à leur place. Le texte qui suit est la reprise des *post-it* que j'ai classés et organisés. Comme... un psaume d'aujourd'hui !

Ce printemps, un grand vide m'a traversée.

Comme un sentiment dévastateur...

Une angoisse

de voir les décès autour de ma chambre
d'attendre les nouvelles,
de subir des examens plus poussés, sans savoir...

Angoisse

pour les sœurs,
pour les personnes vulnérables,
pour ces personnes en fin de vie sans possibilité d'accompagnement,
avec des obsèques expédiées ! Sans véritable rituel.

Et j'ai eu peur.

J'ai eu peur d'être contaminée (je ne posais pas beaucoup de questions),
peur de perdre un être cher,
peur de mourir en voyant ces nombreux décès (rapides, vite, si vite !).
J'ai tremblé pour les gens les plus fragiles !

La peine, la tristesse m'ont saisie en pensant à ces personnes disparues.

Cette peine, je l'ai vécue dans cette solitude extrême, terrible !

Enfermée, comme en prison !

Un soir, j'ai crié :

« N'y a-t-il donc personne de vivant ici ? »

Sans parler... sans communiquer. Sans contact ! Ou si peu.

Sans animation, sans célébration...

Manger seul, vous vous rendez compte ?

Les soignants, on ne les reconnaissait pas derrière leurs tenues de protection !

Ils étaient débordés !

Le temps ne comptait plus...

Contraste du personnel toujours et encore à la course.

Et nous, les résidents, isolés dans notre chambre, impuissants.

Isolés

sans savoir combien de temps cela allait durer,

sans savoir qui était contaminé,

sans connaître les imprévus du jour au lendemain...

Certains d'entre nous se sont laissé glisser...

... Rien de beau !

Un grand vide.

Fatiguée, épuisée. Physiquement, moralement. Vidée !

Ce sentiment d'être perdue, accablée, noyée, abandonnée !

De vivre cette atmosphère si lourde, si éprouvante...

Pour d'autres, cette période a été différente :

« Je ne me suis pas rendu compte », m'a dit ma voisine.

D'autres ont dit :

« Je ne me souviens de rien », ou bien :

« Je ne rappelle pas, j'étais dans ma chambre avec mes livres » ; ou encore :

« On ne mesurait pas la portée de l'événement » ...

Mais au milieu de cette traversée si culpabilisante, si incompréhensible,

Des étincelles nous ont touchés !

Nous avons redécouvert la maison, le jardin, les pâquerettes avec un œil neuf !

Ce qui nous a été dit a été bienfaisant !

La présence rassurante, apaisante du personnel nous a redonné confiance.

Et nous, dans nos prières, dans nos conversations, nous avons pensé à eux !

Les applaudissements des voisins que nous entendions chaque soir nous ont encouragés !

Le soutien, la solidarité des uns, des autres ont forcé notre admiration.

Au moment où notre fragilité faisait la une, la fraternité,

l'entraide et la solidarité se manifestaient !

Nous étions soudés ! Nous n'étions pas seuls ! Nous n'étions plus seuls !

Tous ceux-là, ici et ailleurs, de la communauté, de la direction, du personnel, des bénévoles, des familles, des amis, tous ceux-là nous ont soutenus, portés, accompagnés.

Ont-ils été nos anges ?

Dans cette expérience, nous avons redécouvert la force de la prière.
Elle nous a aidés !
Pour prendre du recul et méditer...
Et te retrouver Seigneur,
toi que nous avons cru si loin de nous...

Alors,
lorsque les nôtres ont pu revenir
nous voir,
nous parler, même de loin,
nous avons été soulagés ! Heureux !

Et même si se sont inventés de nouveaux modes d'échanges, de liens,
de connexions (j'ai même appris à surfer sur internet, sur Skype, sur
tablette !),
même si de nouvelles chaînes de relations et de solidarité se sont
développées,
même si la participation à certaines célébrations télévisées nous ont per-
mis de nous sentir appartenir à l'humanité entière,
nous retrouver physiquement, échanger en direct, s'approcher les uns
des autres nous a réjouis !
Nous a bouleversés !

J'ai espoir en un bon avenir !
J'ai espoir que la solidarité soudaine du confinement perdure !
J'ai confiance en toi, Dieu providence !
Prenons encore plus de temps pour vivre !

Ne ratons pas la rencontre des gens quand ils sont là.
Ce sont eux qui doivent être au centre de notre attention, de notre
présence !

Seigneur,
Aide nous à avoir CONFIANCE. ■

L'hôpital psychiatrique, un univers où basculent nos repères

Dominique Trimoulet et Hughes Ernoult

Propos recueillis et mis en forme
par Gersende de Villeneuve

Dominique Trimoulet et Hughes Ernoult assurent une présence régulière à l'hôpital psychiatrique de Bégard, près de Lannion. Accompagnement... ou humble présence en un lieu de grande détresse.

Hughes : L'hôpital psychiatrique est avant tout un lieu d'humanité habité de prénoms et de visages. Les patients sont-ils plus fragiles que nous ? Je ne sais. Mais moi, je suis fragilisé par la rencontre de cet univers fou où basculent nos repères. Les codes sont fracassés, tout est à réinterroger, à commencer par les regards. Faut-il regarder les gens ? Comment interpréter les regards, expressions et sourires ? Je pense à une vieille femme un peu difforme qui, pendant plusieurs mois, fuyait mon regard en détournant la tête. Un jour, tout en détournant le regard, elle m'a tendu la main. Quelque chose s'ouvrait ! J'ai pris sa main entre les miennes et elle ne l'a pas retirée. Elle a répété son

À PROPOS DE L'AUTEUR

Hughes est médecin retraité à Lannion. Sa présence à l'hôpital psychiatrique lui fait découvrir un nouveau monde. Dominique est aide-soignant

à la retraite. Il est prêtre de la Mission de France, à Lannion depuis cinq ans. Tous deux sont membres de l'équipe locale de la Mission de France.

geste trois ou quatre fois. Puis elle m'a tendu la main, m'a regardé, s'est mise à pleurer et un torrent de mots est sorti... Je pensais que cette femme ne parlait pas. Elle était enfermée en elle, et moi enfermé à l'extérieur, sans accès pour la rejoindre. Les portes se sont entrouvertes. Peut-être se refermeront-elles à nouveau. Par notre présence, nous cherchons juste à ce que des portes s'entrouvrent, même de manière

fugace. Parfois si fugace...

Raymonde¹ est internée à Sainte-Camille, un service fermé où les patients sont placés contre leur gré, par

décision judiciaire ou médicale. Ce sont les patients les plus dangereux ou présumés tels. Ce service n'est pas très rassurant pour nous. Je sortais d'un entretien et allais partir lorsqu'une femme m'apostrophe : « Je veux vous parler ! » Je dis donc à l'infirmière : « Je vais rester un peu car cette femme est demandeuse. » Ma parole a provoqué la furie de cette patiente : « Vous ne pouvez pas dire ça ! Surtout à eux ! » Raymonde est paranoïaque. Et ma remarque a cassé la relation. Car si je ne suis pas de son côté, je tombe du côté du mal. J'emploie ce terme car Raymonde est imbibée de religieux. Les mots sont piégés et les patients nous prêtent vite des intentions qui ne sont pas les bonnes, ce qui met très mal à l'aise. Notre malaise est aussitôt perçu et récupéré. On peut basculer très vite de l'extrêmement bon à l'extrêmement mauvais, tant au regard de l'autre que dans le regard que l'on porte sur soi. Comment éviter le sentiment d'échec, alors que notre seule prétention est d'être présents à ce monde-là ? Il n'est pas question d'être performant ou de convertir, juste de manifester par notre présence que l'Église est là aussi.

COMMENT ÉVITER LE
SENTIMENT D'ÉCHEC,
ALORS QUE NOTRE SEULE
PRÉTENTION EST D'ÊTRE
PRÉSENTS À CE MONDE-LÀ ?

Comment annoncer l'Évangile à une personne qui proclame « Je suis Jésus-Christ » ? Comment en parler à Jacqueline, sujette à des délires mystiques ?

1. Les prénoms ont été changés.

Elle dit d'ailleurs : « Dieu, il faut pas qu'il me parle ou que je lui parle. C'est pas bon pour moi. »

La folie est un mode de défense, pour survivre. L'un va se défendre avec un délire, un autre par de l'agressivité, comme partout ailleurs. Il n'y a pas de

CET HÔPITAL EST UNE
PRISON TOUT AUTANT
QU'UN REFUGE. EN FAIT
LA PRISON, C'EST LA
MALADIE PSYCHIATRIQUE.

différence de nature, si ce n'est que là, c'est multiplié par dix.

Je me souviens de cette femme me demandant affolée : « Est-ce que je vais sortir ? » Je pensais

qu'elle avait envie de partir, car c'est un lieu où le visiteur ne se dit pas spontanément qu'il aimerait finir ses jours. Mais en fait cette femme exprimait sa peur qu'on la mette dehors ! Je ne sais pas si ces personnes sont fragiles mais elles ont besoin d'être protégées car elles ne pourraient pas vivre dans le monde. Cet hôpital est une prison tout autant qu'un refuge. En fait la prison, c'est la maladie psychiatrique.

On peut être fragile sans avoir besoin d'être protégé. Moi je suis fragile mais je n'ai pas peur de tomber, parce que j'ai confiance que je serai relevé. Si je n'avais pas foi en l'Amour du Père, je dirais que j'ai confiance en la vie.

Dominique : Si je ne consens pas à cette fragilité que j'éprouve, je peux rendre mon tablier. Qui ne serait pas fragile et vulnérable ne serait pas humain. Pour certains, il est si compliqué de vivre... Angèle ne cesse de répéter : « C'est de ma faute tout ça. » On ne sait pas ce qu'elle met dans le « tout ça », mais ça pèse lourd ! Bien que croyante, le sacrement de réconciliation n'a pas prise sur sa souffrance. On peut interroger le lien entre vulnérabilité et souffrance. La plupart des patients souffrent. Les moments où leur visage se détend sont exceptionnels. Tout est compliqué pour eux. C'est l'enfer, l'enfermement, et l'enfer me ment...

Gersende : Ety Hilsum écrivait : « J'aimerais être un baume sur tant de plaies... »

D : Nous ne sommes que des novices, plus occupés à écouter et à apprendre qu'à parler. Le silence, les silences sont premiers. Tels les amis de Job, il nous faudrait rester sept jours et sept nuits en silence... Notre présence en hôpital psychiatrique est de l'ordre du signe et non de celui du faire.

Les patients sont contents de nous voir et le plaisir est partagé. Nous ne sommes pas là pour soigner, mais nous apportons une présence, une écoute. Parfois nous écoutons trois quarts d'heure de propos qui s'effiloquent, ou de délires, et à la fin la personne nous offre un vrai sourire : « Merci de m'avoir écouté. »

G : Le fait d'écouter quelqu'un qui délire, n'est-ce pas cautionner ce délire ?

D : C'est l'une de nos grandes questions. Lorsqu'une personne délire, se pose en creux la question : « Est-ce que vous me croyez ? » Je réponds souvent : « Je n'ai pas cette expérience-là, ce que vous me dites me surprend beaucoup, mais j'entends que vous ressentez ainsi les choses. » Lors d'un stage auprès de personnes hospitalisées sous contrainte, j'écoutais une femme expliquer qu'elle était enceinte d'une équipe de footballeurs. Un patient qui se tenait près d'elle, attentif, a fini par lui dire très sérieusement : « J'ai du mal à te suivre... » J'ai beaucoup appris de cette parole juste et non condamnante. Je suis attentif à écouter

la personne qui parle, et non ce qui est dit. Car on ne parle jamais pour ne rien dire. Je me souviens de l'expérience d'Arnaud de Bois-sieu, au Service de la Mer, qui avait écouté un marin lui parler

NOTRE PRÉSENCE EN
HÔPITAL PSYCHIATRIQUE
EST DE L'ORDRE
DU SIGNE ET NON
DE CELUI DU FAIRE.

en russe pendant une heure en pleurant. À la fin de l'entretien, le gars lui a serré la main en le remerciant chaleureusement avec un grand sourire. Arnaud ne comprend pas le russe mais il a senti qu'il s'agissait de quelque chose d'important et de douloureux. C'est la même chose pour l'univers de la

folie : les personnes parlent une langue qui n'est pas la mienne, je n'arrive pas à les suivre. Mais je suis présent avec tout mon être à ce qui se dit en filigrane. Si je ne suis pas dans cette qualité d'écoute, ils le sentent tout de suite.

G : Le personnel de l'hôpital a-t-il cette même qualité d'écoute ?

D : Je suis impressionné par le personnel. Certains font l'effort de toujours aller chercher l'autre, avec l'idée que l'humanité est là. Et que si mon humanité peut répondre à celle de l'autre, quelque chose d'important se passe. Certains soignants ou éducateurs n'ont pas plus d'ambition que nous.

H : Ils sont attentifs aux besoins des patients mais savent rappeler le cadre sans chercher à surprotéger, ni sans excès d'affect. On ne peut tenir dans un tel univers avec un excès d'affect. Lors d'une messe, deux soignantes sont venues avec les malades et sont restées, attentives à ce qui se vivait. Je les ai remerciées pour leur présence à la messe mais aussi à cet établissement et toutes deux m'ont répondu que c'était pour elles de l'ordre de la vocation. Tous les soignants ne sont pas nécessairement comme elles mais il s'en trouve tout de même beaucoup. Comme Nathalie, qui tient la cafétéria et connaît tout le monde par son prénom et son histoire. Cette femme toute simple possède une dose d'humanité exceptionnelle. De belles choses se

C'EST UN LIEU IMMOBILE
MAIS QUI DÉPLACE
ET NOUS MET EN ROUTE,
PARFOIS BRUTALEMENT.

passent à l'hôpital psychiatrique, de belles figures se rencontrent, tant chez les patients que chez les soignants. C'est un lieu immobile mais qui déplace et nous met en route, parfois bruta-

lement. Renée est l'une des premières personnes avec qui j'avais échangé en commençant à me rendre à Bégard. Peu de temps après, elle a fait une fausse route, s'est retrouvée dans le coma et en est sortie extrêmement dégradée. Aujourd'hui elle fait peur à voir, j'ai peur d'entrer en relation avec elle car elle représente un univers qui m'est totalement inconnu. Pourquoi Renée n'est-elle pas morte pendant son coma plutôt qu'avoir à vivre ce prolongement de souffrance ? Ce n'est pas juste, c'est le cri de Job...

Chaque fois que je vois Renée, je pense à *Isaïe 53* : « Il n'avait plus figure humaine... » Eh bien si, justement si, c'est une personne humaine ! Tous ces visages de patients déformés par la douleur sont des visages humains. Levinas nous rappelle que le visage est la partie nue du corps, qui s'expose à quelqu'un également nu et exposé. Le visage est le lieu de l'éthique, l'endroit par excellence où l'on porte la responsabilité du respect de son frère, et réciproquement. C'est simultané. Comme le toucher. L'autre est aussi nu que je suis nu. C'est important de regarder les visages là-bas...

G : Vous est-il arrivé de penser à l'inutilité d'une vie ?

D : Il m'arrive de désespérer face à certaines souffrances lorsque je réalise que seule la mort délivrera la personne. Même si je me sens envoyé et que je sais que quelque chose d'essentiel se passe là, cela me coûte parfois de côtoyer toute cette souffrance. Mais si je forçais le trait, je dirais que soit on est pour l'euthanasie, soit on y va... Si ces visages ont de la dignité humaine, il faut y aller.

H : Je pense à ma mère qui, à la fin de sa vie, n'était plus qu'un corps objet de soins. Lorsqu'elle avait encore des accès de lucidité, elle m'avait supplié : « Donne-moi quelque chose pour que je parte. » Sa fin de vie était-elle inutile ? Elle nous a unis mes frères, mes sœurs et moi. Nous n'avons jamais été aussi unis que ces trois mois autour d'elle. Alors, c'est quoi être utile ? On peut désirer qu'une vie s'arrête. Mais aucune vie n'est inutile. ■

Croisières de la démesure

Guy Pasquier

Marseille voit défiler plus de 500 bateaux de croisière par an : la ville est attractive pour les 1,8 million de touristes se dispersant dans les petites rues autour du Vieux-Port, ou montant voir la Bonne Mère pour se recueillir un instant et profiter de la belle vue sur toute la rade. Le Havre est bien plus modeste dans son accueil ; la présence de ces immenses bateaux est un spectacle apprécié des Havrais, rappelant l'époque des paquebots de ligne. La déambulation des touristes dans la ville apporte de l'animation et des retombées économiques.

Tout s'est arrêté depuis mars. Les croisières contribuaient aux rentrées touristiques de notre pays. Les emplois générés, depuis la construction navale jusqu'aux diverses prestations commerciales afférentes, étaient importants. Assiste-t-on à un arrêt provisoire, à la fin d'une activité ou à sa transformation ? La réponse dépend de la façon dont nous sortirons de la crise sanitaire, des choix économiques, sociaux, environnementaux que nous ferons.

Un secteur économique chamboulé

Avant la crise sanitaire, c'était un secteur en pleine croissance. Il y avait 13 millions de croisiéristes en 2004 dans le monde, 19 millions en 2010 et

À PROPOS DE L'AUTEUR

Guy est prêtre de la Mission de France au Havre. Il a un parcours de prêtre ouvrier et de marin au long cours comme électricien. Il est en retraite

professionnelle depuis 2008. Engagé à la mission de la mer, il est aumônier de port et visiteur des marins à bord des bateaux en escale.

30 millions en 2019. L'impact économique global est chiffré à 128 milliards d'euros, avec 1,2 million d'emplois directs et induits. À chaque escale, un passager dépense environs 85 euros qui sont directement injectés dans l'économie locale.

Il était prévu la construction de 118 nouveaux paquebots dans les chantiers navals, dont celui de Saint Nazaire, spécialisé dans ces immenses hôtels flottants de 360 m de long, aussi hauts au-dessus de l'eau qu'un immeuble de 20 étages, d'une capacité de plus de 6 000 passagers, avec

« UNE CROISIÈRE EST UN RÉVEILLON QUOTIDIEN. LES VACANCIERS FLOTTENT PENDANT SEPT JOURS DANS UNE ATMOSPHÈRE DE CÉLÉBRATION, DE FÉERIE ITINÉRANTE. »

les derniers raffinements de confort et d'amusements divers et variés : ce sont des parcs de loisirs ambulants sur mer. « Une croisière est un réveillon quotidien. Les vacanciers flottent pendant sept jours dans une atmosphère de célébration, de féerie itinérante. Sans cesse, il faut les étonner, les fasciner, les sidérer ¹... » Cette description est faite par Thomas Ziegler qui a été dix ans prêtre-aumônier catholique à bord de ces immenses bateaux.

Tout a basculé en mars dernier avec la crise sanitaire de la covid-19. Le *Diamond Princess* a été bloqué au Japon au début de février. La quarantaine dura un mois. L'évacuation des 3 800 personnes à bord (2 700 passagers et 1 100 membres d'équipage, de 50 nationalités) commença à la fin de février. Au total, 712 personnes furent infectées et il y eut sept morts.

On se rappelle aussi l'odyssée du *Zaandam*, bateau de la compagnie Holland America (groupe américain Carnival). La croisière, avec 1 200 passagers américains, canadiens, européens (100 Français) et 600 membres d'équipage, a débuté le 7 mars à Buenos Aires et devait se terminer au Chili à travers le détroit de Magellan. Les ports chiliens, péruviens, équatoriens et colombiens

1. Thomas Ziegler, *Les bateaux de l'éphémère*, Paris, Salvator, 2019, p. 59.

se sont fermés. Les autorités panaméennes finirent par accepter que le bateau traversât le canal. Un transfert de 400 passagers sur un autre bateau a pu se faire, après un test négatif à la covid-19. Le *Zaandam* débarqua fina-

C'EST DONC TOUT
UN SECTEUR QUI
EST À L'ARRÊT. LA
PRINCIPALE RAISON
EST LE GIGANTISME.

lement toutes les autres personnes à Fort Lauderdale en Floride le 30 mars. Il y eut quatre décès à bord.

Malgré des protocoles sanitaires stricts, ce milieu de la croisière favorise le développement des épidémies

du fait d'une atmosphère confinée et d'une surpopulation dans un espace restreint. Ces bateaux, accueillis à bras ouverts en temps normal par les populations locales en raison des retombées économiques, deviennent alors des pestiférés et sont de fait refoulés par les autorités portuaires. Le rapatriement des passagers depuis l'étranger, en raison de la fermeture des lignes aériennes, fut vite problématique. Les personnes le plus souvent aisées, qui ont l'habitude d'être servies et qu'on leur ouvre grand les portes, vécurent ces périple comme des épreuves traumatisantes. Le repoussoir de cette forme prisée de tourisme va jouer à fond pour le temps à venir.

Conséquences de l'arrêt

C'est donc tout un secteur qui est à l'arrêt. La principale raison est le gigantisme, qui ne s'accommode pas du tout de la présence d'un virus. En effet, sur ces mastodontes, il peut y avoir plus de 8 000 personnes, passagers et équipage. Appliquer les gestes barrière et toutes les mesures sanitaires dans un espace restreint, soumis à l'air conditionné qui peut s'avérer être un diffuseur de virus s'il est mal réglé ou entretenu, est problématique. Le risque de propagation est maximal. Aussi, face à la pandémie, on peut comprendre que les ports d'accueil se ferment, craignant de faire entrer le virus dans leur espace et d'avoir à affronter des problèmes sanitaires gigantesques. Le principe de précaution a joué à fond au regard d'une opinion publique de plus en plus remontée sur le sujet. On l'a vu, le rapatriement des passagers fut très compliqué.

Il en fut de même pour les membres d'équipage. Leur nombre global est très élevé, autour de 500 000 ; il peut y avoir une cinquantaine de nationalités différentes à bord. Voici la description faite par Thomas Ziegler : « De fait, l'équipage de base, voué aux activités les moins valorisées, se recrute majoritairement dans les pays asiatiques ou sud-américains (Philippines, Indonésie, Inde, Chine, Brésil, Pérou, Mexique, Honduras...), tandis que les officiers viennent plutôt d'Europe de l'Ouest (Italie, Norvège...), d'Australie, des États-Unis et du Canada, et le personnel d'animation, des pays de l'Est (Bulgarie, Roumanie, Serbie, Ukraine...) ². » Les petites mains du bord, celles et ceux de la blanchisserie, de la restauration, du service des cabines, sont des invisibles dont le travail est pénible et long (entre neuf et douze mois). Tous ces personnels ont continué leur travail ingrat durant ce temps de confinement, sous la menace d'être infectés eux aussi. Les compagnies se sont occupées des passagers ; des pressions diplomatiques furent nécessaires pour trouver des solutions de rapatriement : ce fut fait rapidement. Quant aux membres d'équipage, ils se sont retrouvés prisonniers dans leur bateau. Le retour à la maison pour eux fut autrement plus compliqué. À la fin avril, on estimait que 100 000 personnels étaient bloqués sur leur navire, dans des conditions déplorables, entraînant des révoltes et allant jusqu'à quelques suicides. Finalement, les armateurs ont pris la solution de mobiliser une partie de leur flotte pour rapatrier leur personnel, depuis l'Australie, les États-Unis, les Bahamas, dans les pays d'Europe et d'Asie comme les Philippines et l'Indonésie. Maintenant, tout ce monde-là est au chômage et sans ressources pour faire vivre la famille.

Quel avenir économique ?

Trois grandes compagnies américaines dominent le secteur : Carnival, RCCL (*Royal Caribbean Cruises Line*) et NCLH (*Norwegian Cruise Line Holding*) avec de nombreuses filiales, cotées en bourse aux États-Unis. Leur cours a drastiquement chuté, divisé quasiment par cinq : c'était devenu une bulle financière très rentable qui s'est dégonflée.

2. Thomas Ziegler, *op. cit.*, p. 117.

Il faut ajouter une quatrième compagnie italo-suisse, la MSC (*Mediterranean Shipping Company*), numéro deux mondial du transport conteneurisé, qui a développé une forte activité dans la croisière. C'est aussi le principal client des Chantiers de l'Atlantique à Saint Nazaire : son montant de dépenses s'élève à huit milliards depuis 2003 pour treize bateaux, plus six milliards de commandes en cours (six bateaux).

Ces compagnies sont à l'arrêt depuis mars et elles ont eu à supporter tous les frais de rapatriement et d'annulation des prestations. Ce sont d'énormes immobilisations financières. Elles doivent lever des sommes colossales en

milliards de dollars pour franchir la crise. Y parviendront-elles toutes ?

POUR ÉVITER LE PIRE,
LES ÉTATS, COMME
L'ITALIE ET LA FRANCE,
SE SONT ENGAGÉS
AU MOMENT DE CONCLURE
DES COMMANDES
AU CHANTIER NAVAL.

Comme c'était un secteur en plein boom, elles ont, comme MSC, investi massivement dans de nouvelles constructions. Que va devenir le carnet de commandes

mondial de 118 navires livrables jusqu'en 2027 ? Il y avait déjà une grosse offre : l'ensemble de la flotte à fin 2019 était de 365 navires, pour une capacité de 600 000 lits. Il y aura certainement des reports, voire des annulations de contrats. Y aura-t-il des faillites retentissantes ? Déjà de petites compagnies, filiales de ces grands groupes, ont jeté l'éponge.

Pour éviter le pire, les États, comme l'Italie et la France, se sont engagés au moment de conclure des commandes au chantier naval. Ainsi notre gouvernement est-il présent au moment du tour de table financier, garantissant en grande partie les investissements par le biais d'assurances-crédits à l'exportation : en cas de défaut de paiement des armateurs, c'est à l'État de régler la facture. On peut légitimement avoir des craintes vis-à-vis de l'argent public ainsi engagé.

Ce modèle est-il dépassé ?

C'est difficile à dire pour l'instant. Tant qu'un vaccin n'a pas été trouvé, la crise sanitaire va continuer. Il y a bien eu un timide redémarrage en juillet avec des contraintes sanitaires drastiques et un petit nombre de touristes européens, eu égard à la capacité, pour une rotation dans une zone limitée (en Méditerranée). Ce n'est pas l'euphorie : les touristes ne sont pas au rendez-vous et ce n'est pas rentable, compte tenu des frais fixes importants que seul un fort taux de remplissage peut amortir. La compagnie Ponant a dû réduire ses offres et mettre des bateaux à l'arrêt en raison de la demande insuffisante.

Les bateaux de la démesure, les mastodontes, pourraient être les victimes de la crise sanitaire. Quelques-uns parmi les plus anciens sont promis à la casse. Déjà ils étaient montrés du doigt. En raison de la pollution au soufre (du fait de l'utilisation de fuel à haute teneur), les riverains des quais à Marseille, où faisaient escale jusqu'à quatre à cinq bateaux par jour en pleine saison estivale, manifestaient fortement en raison du niveau élevé de particules fines dans l'air. À Venise, où ces immenses bateaux se mettaient à quai devant la place Saint Marc, les protestations allaient croissantes pour dégradation du site, en accentuant son enfoncement. Les compagnies ont réagi : leurs nouveaux bateaux sont équipés d'une motorisation au gaz GNL et l'utilisation des fuels à haute teneur en soufre est maintenant prohibée.

CE N'EST PAS
L'EUPHORIE :
LES TOURISTES
NE SONT PAS
AU RENDEZ-VOUS
ET CE N'EST
PAS RENTABLE .

L'accueil des populations locales dans toutes les Antilles ou ailleurs, face à un déferlement de touristes dans un espace îlien limité, n'est plus aussi favorable. Il y a une trop forte distorsion, mal ressentie, entre le niveau de vie de ces touristes, leur appétit de consommation à outrance, leur superbe, et celui des populations locales se sentant considérées comme des indigènes sujets d'une curiosité malsaine.

Depuis quelques années, il y a un développement des croisières d'expédition. La compagnie française Ponant a commencé, il y a vingt ans, avec deux bateaux ; maintenant, elle en possède une bonne vingtaine. Ils sont bien plus petits, accueillant 300 touristes maximum. Cette compagnie s'est spécialisée dans les croisières extrêmes en Arctique et en Antarctique à plus de 12 000 euros pour quinze jours. Ce sont des zones sensibles, à l'équilibre écologique précaire ; y emmener des touristes privilégiés, même en nombre limité, est de moins en moins admis.

Cette crise sanitaire a fait retentir une grave question : que sera le monde d'après ? Aussi insouciant qu'avant face au dérèglement climatique ? Aussi gaspilleur qu'avant des énergies et des ressources ? Aussi irrespectueux qu'avant face à la nature ? Aussi injuste qu'avant pour produire les inégalités ? Le monde de la croisière montre bien toutes les failles et les dérives d'un petit monde occidental de nantis face à un océan de misère. ■

SOURCES

- Vincent Groizeleau, « Que va-t-il rester de l'industrie de la croisière ? » dans *Mer et Marine*, 06/05/2020.
- Thomas Ziegler, *Les bateaux de l'éphémère*, Paris, Salvator, 2019.

De la vulnérabilité des sciences ?

Pierre Bourdon

Introduction

La récente pandémie de covid-19 fait à nouveau la preuve de nos vulnérabilités et de nos fragilités. Parmi celles-ci, nous voudrions ici évoquer celle de nos sciences et de nos techniques.

Intuitivement, nous sentons que nous ne savons et que nous ne contrôlons pas tout, surtout dans le domaine du vivant. Mais, sur-

tout en Occident, nous pensons que cela est accidentel et provisoire, et en particulier que la science, ou plus précisément la technoscience, apportera tôt ou tard une solution à tous nos problèmes et un remède à tous nos maux et à ceux de notre planète... Voilà bien une prophétie non-scientifique ! La prophétie du progrès perpétuel a connu plusieurs formes : social, moral, politique, scientifique, technique... Beaucoup de progrès ont certes eu lieu, mais à quels prix, dans quelles limites et pour qui ? Et d'ailleurs, sans failles et sans limites, pourrait-il y avoir progrès ? Dans cet article je voudrais, après deux préliminaires, donner quelques éléments de réflexion épistémologique et philosophique sur le thème de la vulnérabilité de la connaissance scientifique.

LA PROPHÉTIE DU PROGRÈS
PERPÉTUEL A CONNU
PLUSIEURS FORMES .

À PROPOS DE L'AUTEUR

Pierre Bourdon est prêtre du diocèse de Nanterre, docteur en sciences physiques et en théologie. Il est curé de paroisse

et enseigne, à la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris, les relations entre sciences et foi et le dialogue des rationalités.

Préliminaires

Premier préliminaire : bien entendu, si nous admettons que la science est une aventure humaine, nous la savons déjà sujette à toutes nos fragilités anthropologiques, personnelles, sociales, culturelles et politiques. Aujourd'hui, pas de science sans humains, sans professionnels, sans institutions, sans intérêts, sans moyens. Qu'est-ce qui engendre, oriente et conditionne une vocation scientifique ? Comment une institution peut-elle pressentir et poursuivre les bons choix scientifiques ? Qu'est-ce que la société désire ou est prête à accepter, pratiquement ou idéologiquement ? Quels moyens techniques et financiers seront disponibles pour quelles recherches ? Voici quelques exemples de dilemmes que la science pose mais ne résout pas, et qui montrent, à défaut de sa vulnérabilité, sa dépendance à d'autres domaines que le sien.

Second préliminaire : les sciences utilisent un langage spécialisé qui peut paraître plus précis et plus juste, mais non sans coût. Outre que ce langage ne permet plus la communication avec d'autres domaines, ce qui nous ramène au préliminaire précédent, il devient dépendant de théories et de modèles eux-mêmes partiels et évolutifs. Ainsi, nous parlons couramment

AUJOURD'HUI, PAS DE
SCIENCE SANS HUMAINS,
SANS PROFESSIONNELS,
SANS INSTITUTIONS,
SANS INTÉRÊTS,
SANS MOYENS.

de forces et d'énergie mais nous serions bien en peine de définir ces concepts scientifiquement... et les physiciens aussi ! Le langage opère inévitablement des classifications, des réductions et des séparations qui sont nécessaires à la pensée mais non au réel ! De

manière plus générale, tout le vocabulaire de la causalité est devenu problématique, à la fois scientifiquement et philosophiquement, parce que les sciences n'ont cessé de révéler que la réalité est plus profonde, plus dynamique et plus imbriquée que nous ne le concevons. Nous ignorons toujours quels en sont les constituants, les potentialités et les relations ultimes, si tant est qu'ils existent !

Vulnérabilité et progrès scientifique

Venons-en maintenant au point principal qui consiste à souligner les limites et les dilemmes intrinsèques des sciences. On pourrait sans cela penser que « la science » est, au moins idéalement et en elle-même, pure et sans failles ! Je voudrais donc évoquer quelques points significatifs du fonctionnement interne de l'élaboration du savoir scientifique.

Mon premier point touche à la façon dont les sciences construisent la relation entre observation – ou expérience – et théorie. Une vision naïve mais répandue voudrait que les « faits » d'observation – ou d'expérience – conduisent d'eux-mêmes à une « théorie » que l'on pourrait ensuite vérifier et appliquer. Cette vision est beaucoup trop simpliste (et irénique). En fait, les théories nécessitent l'imagination d'analogies, l'élaboration de modèles et la création de nouveaux concepts. Elles font référence à des objets et des relations qui ne sont pas directement observables. En retour, leur vérification – ou application – nécessite des règles de correspondance, des hypothèses auxiliaires, des conditions expérimentales ou encore des compromis avec les anomalies, irrégularités, marges d'erreur et singularités. Le plus souvent, les données sous-déterminent la théorie, au sens où plusieurs théories peuvent « expliquer » les mêmes données. Et tout cela sans même rappeler, en accord avec notre premier préliminaire, que les théories font aussi l'objet de luttes, de rivalités et de conflits d'intérêt tout aussi déterminants. Bref, les « faits » n'assurent pas les théories scientifiques aussi solidement que souvent on le croit.

Second point : il faut en fait, à côté des théories, parler aussi des paradigmes qui les englobent et des modèles qui les constituent. Ainsi la vision naïve des sciences, évoquée ci-dessus, a été efficacement réfutée par l'introduction, par Kuhn, de la notion de paradigme scientifique que l'on pourrait définir comme un ensemble stable et cohérent de fondements conceptuels et méthodologiques définis par une tradition de recherche, des travaux exemplaires et leurs présupposés métaphysiques (souvent implicites). D'après Kuhn, lorsqu'un paradigme règne, la science qui en dépend s'épanouit, mais

non sans problèmes car le paradigme influence fortement la valeur attribuée aux « faits » ou données scientifiques et supprime les recherches qui tentent de le briser. En fait, il incarne une autorité et une stabilité néces-

LA FLEXIBILITÉ ET
L'ÉVOLUTIVITÉ NE
SONT PAS POUR UNE
THÉORIE DES MARQUES
DE VULNÉRABILITÉ
MAIS DE QUALITÉ.

saires, mais ultimement indues, que la prochaine révolution scientifique renversera. La vulnérabilité est donc une dimension intrinsèque et nécessaire du progrès scientifique. Quant au contenu, les théories usent de modèles à la fois analogiques,

voire métaphoriques et heuristiques, avec toute la contingence que cela implique. De plus, leur nécessaire schématisme permet de se représenter, d'exprimer, de manipuler mentalement, de relier et d'interpréter les théories mais cela ne peut aller sans abstraction, réduction et appauvrissement des phénomènes. Les modèles ne sont donc que des figurations partielles d'aspects pressentis de la réalité, ils ne peuvent en être le pur reflet ou l'explication parfaite !

Bien sûr, il n'est pas ici question ni de nier les progrès conceptuels et pratiques des sciences, ni de rabaisser leurs résultats au niveau de simples opinions. D'ailleurs, dans leur domaine, une crise ou une révolution ne sont ni un échec ni une catastrophe mais une évolution normale et même nécessaire au progrès. En fait, la flexibilité et l'évolutivité ne sont pas pour une théorie des marques de vulnérabilité mais de qualité. Les théories scientifiques sont elles aussi mortelles, mais leur assomption dans une théorie mieux ajustée et/ou plus générale est le plus beau destin qu'elles puissent connaître, comme ce fut le cas de la gravitation newtonienne assumée par la théorie de la relativité générale. À vrai dire, dans une certaine conception des sciences, une théorie est même d'autant meilleure qu'elle est plus facilement « falsifiable » *i.e.* empiriquement réfutable, car en tentant de la réfuter, on évalue mieux son degré précis de robustesse. On peut également valoriser cette forme particulière de vulnérabilité dans l'essor pris par les sciences de la vie puis de l'homme depuis la fin du XIX^e siècle. Se tournant

vers des objets non seulement plus complexes mais de nature différente, la science contemporaine a dû quitter le cadre épistémologique alors robuste de la physique-reine et affronter de nouveaux défis à la fois théoriques et expérimentaux comme la présence de conscience intentionnelle ou l'intégration vertigineuse du vivant, du micro-organisme à l'écosystème. En fait, le paradigme majeur du vivant est celui de l'évolution qui ne régit pas seulement la vie mais aussi la science, et les évolutions, les découvertes et les surprises n'y manquent pas !

Historiquement, notons enfin qu'au XX^e siècle, que ce soit à l'échelle moyenne de la vie ou aux très grandes et aux très petites échelles, les surprises se sont multipliées avec les moyens d'investigation et de mesure. Les petites particules se comportent aussi comme des ondes et l'univers regorge de prodiges défiant notre imagination modelée par notre expérience à moyenne échelle. Ces découvertes, alliées à d'autres facteurs, ont mis en évidence d'autres vulnérabilités de la connaissance scientifique. Par exemple, l'ambition d'une construction purement hypothético-déductive de cette connaissance a été brisée par les travaux du logicien Kurt Gödel qui a montré à la fois qu'on ne peut démontrer la consistance d'une théorie dans cette théorie et qu'il y existe toujours des énoncés vrais qu'elle ne peut démontrer. Autre exemple, le lien déjà évoqué entre donnée et théorie est en réalité indissociable, ce qui réfute les visions naïves de la science et en expose la faillibilité, en particulier dans ses préjugements de plausibilité et ses prétentions d'objectivité.

NOUS PLAIDONS DONC
POUR UNE CONCEPTION
PLUS HUMAINE
DE L' AVENTURE
SCIENTIFIQUE .

Au terme de cette partie, nous plaidons donc pour une conception plus humaine de l'aventure scientifique. Ou le chercheur partage avec son milieu une certaine vision *a priori* de l'homme et du monde ; ou il doit faire confiance à ses facultés, à ses instruments, à ses intuitions et à ses collègues ; ou il doit en permanence juger expertement de la pertinence de nouvelles

observations ou mesures en fonction de ses prémisses, de ses intuitions et de l'état de la question qu'il explore ; ou il est traversé de passions intellectuelles et morales... et tout cela sans parler des conditions institutionnelles, économiques, sociales et politiques qui influencent son travail. Cette conception est peut-être moins péremptoire mais elle nous semble plus réaliste que les visions trop confiantes que nous avons dénoncées. Nous avons essayé d'en donner quelques justifications méthodologiques et pratiques sans trop aborder philosophiquement notre thème. C'est pourquoi nous proposons en dernière partie quelques brèves réflexions plus philosophiques.

Robustesse et fragilité philosophiques des sciences

Nous pourrions dire que l'aventure de la science, évoquée ci-dessus, montre moins la vulnérabilité de la démarche scientifique que celle d'une certaine conception, justement non-scientifique, de la connaissance et de sa vérité. Par exemple, la méthodologie scientifique s'est révélée comme moyen de reconnaître et d'assumer les limites et les conditions de toute connaissance. Autre exemple, le savoir systématique participe d'une vision du monde qui à la fois le façonne et est façonnée par lui. Quant à notre plaidoyer final, il

LA RÉALITÉ
ET A *FORTIORI*
DIEU SONT
TOUJOURS PLUS
GRANDS QUE
NOUS NE LES
CONCEVONS .

signifiait que la connaissance est mieux assurée par la lucidité sur sa subjectivité que par l'illusion de son objectivité. Bref, nous dirions que la connaissance n'est pas vulnérable parce qu'elle est limitée, relative et évolutive, mais qu'elle le serait si elle l'ignorait. En fait, l'épistémologie ouvre, entre objectivisme et relativisme, une voie moyenne qui renonce aux fondements absolus,

universels et éternels mais non à la recherche de la vérité. Depuis Galilée, l'émergence de la science moderne a apporté à l'homme de nouveaux fondements et de nouveaux moyens de connaître qui ont, comme leurs prédécesseurs, leurs forces et leurs faiblesses, mais qui ont aussi enrichi les idées mêmes de vérité et de rationalité. Il nous faut aujourd'hui en admettre l'irréductible pluralité, parce que la réalité et *a fortiori* Dieu sont toujours plus grands que nous ne les concevons.

D'un point de vue plus général, nous savons que nos connaissances sont fragiles, incertaines ou précaires lorsque nous en doutons. Dès l'éclosion de la science moderne, le doute, à la fois scientifique et ontologique, a été utilisé par Descartes pour parvenir à la connaissance certaine. Nous avons bien évoqué le doute scientifique et son traitement méthodologique, mais non le doute ontologique portant sur la possibilité même pour la pensée de se rapporter à un hypothétique objet en soi. Ce dernier peut cependant nous habiter jusqu'à nous faire croire que nous sommes entièrement trompés par un malin génie ou un Dieu pervers, ce à quoi il n'est pas de réponse scientifique... Revenant donc à notre approche, le doute appelle cette question fondamentale, formulée par Kant : « Sur quel fondement repose le rapport de ce qu'on nomme en nous représentation à l'objet ? » Pour aller vite et pour conclure en ouvrant une perspective à votre réflexion, je dirais que c'est de notre histoire évolutive, des débuts de la vie à son aboutissement naturel et culturel dans l'homme, que vient *a posteriori* notre confiance dans notre capacité à progressivement mieux comprendre le monde. Cette capacité a évolué des facultés primitives des pluricellulaires jusqu'aux capacités symboliques humaines et aux progrès culturels de la religion, de la science et des arts. Elle est certes faillible mais elle est aussi pleine de promesse. ■

Dieu vulnérable ?

André Birmelé

Dans bien des religions, et aussi dans la piété populaire chrétienne, la divinité est généralement comprise comme ayant les qualités inverses de celles définissant l'humain. Ce dernier est faible, en perpétuel changement, limité par le temps et le lieu, soumis à la souffrance, au mal et à la mort, etc. Dieu est, quant à lui, tout-puissant, immuable, éternel, omniprésent, insensible à la souffrance, immortel, etc. Une certaine logique métaphysique projette sur ce qui est appelé dieu les opposés des qualités humaines et procède ainsi par anthropomorphismes pour définir la divinité. À l'humain vulnérable fait face un dieu invulnérable.

La foi chrétienne affirme connaître Dieu d'une manière autre. La connaissance de Dieu parvient du fait que Dieu s'est donné à connaître, il a pris la parole et les Écritures Saintes sont le témoignage de référence pour les chrétiens. Que peut-on dire, à partir du témoignage biblique, de l'éventuelle vulnérabilité ou invulnérabilité de Dieu ? La parole chrétienne ne peut certes pas éviter certains anthropomorphismes, et parler de la vulnérabilité ou de l'invulnérabilité de Dieu découlera de ce que l'humain comprend sous ces termes.

À PROPOS DE L'AUTEUR

André Birmelé est pasteur luthérien, doyen émérite de la faculté protestante de Strasbourg. Il est très engagé dans le dialogue

œcuménique. Il a notamment travaillé la question de la grâce et celle du salut. Il a écrit *L'horizon de la grâce* (Paris, Cerf, 2014).

Dieu, l'unique

L'Ancien Testament fait découvrir Dieu à travers l'histoire d'une vie commune. Dieu s'est choisi un peuple, Israël, chemine avec ce peuple et se donne ainsi à connaître. Dieu entre dans l'histoire, il s'expose et prête ainsi le flanc à une certaine vulnérabilité, du moins si l'on s'en tient à la compréhension humaine de ce terme.

« Écoute Israël ! Le Seigneur notre Dieu est un Seigneur unique. » (*Dt 6, 4*)

Cette affirmation d'Israël à travers les siècles – et reprise par la chrétienté – n'est pas d'abord à comprendre dans un sens numérique. Dieu est unique dans le sens extraordinaire car

aucune approche *ordinaire* de ce que l'on s'imagine être *dieu* ne correspond à Dieu. Dieu fait alliance avec son peuple, une relation de tous les instants au point que Dieu se définit lui-même par la relation à son

peuple. Il n'est pas immuable au sens statique ou métaphysique de ce terme, son immuabilité est la fidélité à l'alliance qui est, pour Dieu, irrévocable.

L'ENTRÉE EN DIALOGUE
COMME DONNÉE
FONDAMENTALE DE
L'ALLIANCE INCLUT
LA VULNÉRABILITÉ.

Dieu court le risque de l'infidélité du peuple qui l'affecte, comme en témoignent de nombreuses pages de l'Ancien Testament. Toute relation inclut le risque de la vulnérabilité. La défaillance de l'un des partenaires est, pour l'autre, blessante.

La relation trouve sa traduction dans l'événement de la Parole. La Parole de Dieu est créatrice, elle ouvre au dialogue et le demande. Dieu est parlant à travers sa loi et sa présence dans les paroles des prophètes. Sa Parole appelle la parole humaine et non, en dernier lieu, la prière qui conduit Dieu à changer d'avis comme dans la prière d'Abraham pour Sodome et Gomorrhe (*Gn 18*). L'entrée en dialogue comme donnée fondamentale de l'alliance inclut la vulnérabilité, l'humain ne répondant pas à la parole ou l'ignorant. Ce refus touche Dieu dans son être-même.

Israël aurait bien aimé en savoir davantage à propos de ce Dieu. Il n'en sera rien. Après avoir lutté durant toute une nuit avec Dieu, Jacob n'en saura pas plus (*Gn 32*). Face au buisson ardent, Moïse n'en saura guère davantage (« Je suis : je suis » *Ex 3, 14*). Ce passage ne révèle aucune identité et consacre plutôt l'impossibilité de donner à Dieu un nom qui dévoilerait son être. *Je suis* est avec son peuple en tant que *Je suis* c'est-à-dire comme parlant, comme relation de dialogue dans le but de maintenir et d'affermir l'alliance. Dieu n'offre aucune prise aux souhaits humains d'identification, aux anthro-

JÉSUS-CHRIST N'EST
PAS SEULEMENT UN HUMAIN
DOTÉ D'UN ESPRIT
DIVIN PARTICULIER.

pomorphismes cherchant à le définir. Échappant même au pouvoir de la nomination, Dieu est définitivement autre que toute autre divinité.

Il en va différemment dans le Nouveau Testament où la connaissance de Dieu est indissociable de sa révélation particulière dans l'histoire de la personne de Jésus de Nazareth, le fils unique de Dieu. Dieu s'incarne. « La Parole s'est faite chair et a habité parmi nous. » (*Jn 1, 14*) Tout en demeurant mystère (*Rm 16, 25s* et *Col 2, 2s*), Dieu s'est révélé et peut à présent être nommé.

Jésus-Christ n'est pas seulement un humain doté d'un esprit divin particulier, une personne humaine dans laquelle Dieu habiterait ponctuellement. Il est Dieu en plénitude. Cette compréhension est confessée et chantée par les hymnes des premières communautés qui sont rapportées par l'épître aux Colossiens (*Col 1, 15-20*) ou par celle des Philippiens (*Ph 2, 6-11*). Cette dernière exprime la kénose, l'abaissement de Dieu comme expression de son pouvoir qui n'est pas celui d'un démiurge. Il est d'un autre ordre.

Il ne saurait être question de mettre au compte de Jésus homme les données plus humaines (la peur, la tristesse, la compassion, etc.) alors que les dimensions plus exceptionnelles relèveraient de sa divinité. Pareille approche ne rendrait pas justice à l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, pleinement Dieu et pleinement homme. Le symbole de Chalcedoine dogmatisera cette conviction

en 451. Il insiste sur le fait que les deux natures sont, en Christ, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, mais ajoute qu'on ne saurait fractionner ou diviser Christ en deux personnes : « Il est un seul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus-Christ ». Un acte, une émotion, un sentiment de Jésus-Christ ont pour sujet celui qui est à la fois Homme et Dieu. En Jésus-Christ, Dieu se donne à connaître, aussi dans sa vulnérabilité.

L'amour et la croix

L'amour est central dans l'ensemble du témoignage biblique. Ce dernier distingue entre l'amour de Dieu, celui que les humains portent à Dieu (génitif objectif) et l'amour de Dieu dont Dieu est le sujet (génitif subjectif). Les deux sont liés mais c'est le second qui est décisif pour une réflexion sur la vulnérabilité de Dieu.

Dans l'Ancien Testament, l'amour de Dieu réside dans le mystère de l'élection. Il jaillit sans condition de la libre décision de Dieu qui ne veut pas être Dieu sans son peuple. C'est cet amour qui exprime la puissance et la souveraineté de Dieu (*Jr* 31, 3). Le Nouveau Testament utilise le terme *agapè*, un substantif rarement employé en langue grecque. La littérature johannique n'en fait pas seulement une qualité de Dieu, l'*agapè* – tout comme la Parole – sont l'être-même de Dieu (cf. *1 Jn* 4, 7ss) : se donner à l'autre à cause de l'autre, gratuitement, sans arrière-pensée ni calcul. Ce sera l'attitude de Jésus dans sa relation aux personnes dont le Nouveau Testament nous dit qu'il les a aimées (*Mc* 10, 21 et bien d'autres passages). Cette attitude devra aussi être celle des humains entre eux. Ce n'est qu'en recevant l'amour de Dieu que les humains découvrent la réalité de la vie, la vérité de leur être. L'amour du prochain, auquel ils sont appelés, est participation à l'amour de Dieu pour toute sa création.

L'amour de Dieu trouve son expression dernière dans la vie et l'œuvre de Jésus-Christ. Sa croix et sa résurrection sont le centre et l'accomplissement de l'amour de Dieu. Le Père a, par amour, envoyé son Fils dans le monde afin de le sauver (*Jn* 3, 16).

L'événement du vendredi saint exprime la plénitude de l'amour de Dieu. La théologie contemporaine (par exemple le réformé J. Moltmann ou le catholique W. Kasper) insiste sur l'identification de Dieu avec le Crucifié. La croix est, d'une part, la croix de Jésus-Christ homme. Le fait que Dieu s'identifie à cet homme donne à cette mort une qualité toute particulière : elle est la seule mort d'un humain qui fasse sens. Mais la croix est aussi celle de Jésus-Christ, vrai Dieu.

Dans la croix du vendredi saint, Dieu, créateur de toutes choses et éternellement vivant, affronte en Jésus-Christ la mort et la subit. Jésus-Christ s'est abandonné, s'est offert et a été livré à la mort sur la croix afin que le monde vive (*Rm 8, 32 ; 2 Co 5, 14-21 ; Ph 2, 5-11 ; et al.*). Cette mort du Christ *pour nous* (*Ga 3, 13 ; 4, 1-7 ; Ep 2, 1-10*), accomplissement final de l'amour de Dieu (*Rm 5, 5-11*), vaut salut pour tous ceux qui croient et qui participent de ce fait à cette mort (*Jn 17 ; Rm 6, 1-11*). C'est dans cet événement que les humains découvrent un amour sans limite, immuable et tout-puissant, un amour qui dépasse tout entendement et toute connaissance (*Ep 3, 19*), un scandale et une folie pour ceux qui regardent cet événement en lui demeurant extérieurs (*1 Co 1, 18-25*). Le centurion assistant au supplice sera le premier à constater

LE FAIT QUE DIEU
S'IDENTIFIE À CET
HOMME DONNE À CETTE
MORT UNE QUALITÉ
TOUTE PARTICULIÈRE :
ELLE EST LA SEULE
MORT D'UN HUMAIN
QUI FASSE SENS.

que ce crucifié était effectivement le
Fils de Dieu (*Mc 15, 39*).

Le matin de Pâques est la proclamation que l'Esprit Saint, puissance génératrice du monde nouveau, a créé, au-delà de la souffrance et de la mort, une vie nouvelle unissant le Père et le Fils. La grande nouvelle que

la vie n'est plus, et ne sera plus jamais, limitée par la mort a ici son origine. Dieu a en lui-même connu et vaincu la mort. Le matin de Pâques le confirme en retournant la situation, en proclamant un nouveau rapport mort-vie au profit de la vie. Pâques est l'accomplissement de la croix, c'est-à-dire la mise en évidence que ce crucifié était le Fils de Dieu et que le Fils de Dieu était

bien Jésus le Nazaréen crucifié. Dieu s'est identifié au Crucifié. Dieu connaît, affronte et vainc la mort, c'est là sa vulnérabilité dernière, une vulnérabilité essentielle pour les humains et fondement de toute foi chrétienne.

Dans l'histoire de la théologie chrétienne, l'idée de Dieu connaissant et affrontant la mort a souvent été rejetée et divers courants continuent à la nier. Elle serait contraire à l'impassibilité, à la toute-puissance et à l'éternité de Dieu. En Occident, l'accent a généralement été mis sur la mort de Jésus comme devant satisfaire la colère de Dieu le Père, rétablir son honneur blessé par le péché de l'humain. Il fallait que Jésus expie à la place des humains, rétablisse la justice initiale qu'il met au bénéfice des humains pécheurs. Dieu le Père aurait exigé la mort de Dieu le Fils pour satisfaire son honneur mis à mal par le péché humain, un péché qui l'affecte dans son être-même. Cette théorie de la satisfaction formulée par Anselme de Cantorbéry au XI^e siècle s'est imposée dans la théologie médiévale occidentale, même si Anselme a souvent été mal compris. Certains courants, tant au Moyen Âge qu'à l'époque de la Réforme (Luther), s'y sont opposés en insistant sur la mort de Jésus-Christ comme touchant tout l'être de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit. Que Christ soit mort pour les péchés des humains n'est pas remis en cause, mais il ne s'agit pas tant d'une expiation visant à satisfaire Dieu le Père que de la nécessité de vaincre le pire ennemi de l'humain, la mort, qui est la conséquence inévitable pour toute personne qui s'est détournée de Dieu. Il fallait que la mort soit vaincue et que celle qui limitait la vie soit à présent elle-même limitée par la vie.

Même si le débat théologique sur l'interprétation de la croix du Christ n'est pas clos, il n'en demeure pas moins que l'événement de la croix traduit dans l'histoire la vulnérabilité de Dieu. C'est la vulnérabilité de l'amour sans condition. C'est l'événement qui exprime la toute-puissance. Pouvoir de l'amour et non amour du pouvoir !

Dieu communion

La dernière parole de Jésus-Christ en croix, « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15, 34 ; Mt 27, 46), exprime non seulement la détresse humaine face à la mort mais aussi une rupture intervenant en Dieu lui-même. Il y a, au sein-même de Dieu, un espace entre le Père et le Fils. La relation est affectée par la mort avant que cette dernière ne soit défi-

IL Y A, AU SEIN-MÊME
DE DIEU, UN ESPACE ENTRE
LE PÈRE ET LE FILS.

nitivement vaincue par la création nouvelle du matin de Pâques. Il n'en demeure pas moins que l'être-même de Dieu n'est pas statique.

Le Père fait place au Fils, le Fils fait place au Père. Dans l'événement de la croix et de la résurrection, Dieu fait place, en la personne de Jésus-Christ, à l'homme qui est pourtant tout autre que lui. Dans la mort de Jésus-Christ, il s'est passé quelque chose de fondamental, à la différence d'une mort habituelle où tout est détruit et où il ne se passe précisément plus rien. En s'identifiant avec le Crucifié, Dieu se donne à connaître comme celui qui se différencie en lui-même. C'est là le sens dernier de l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ. L'amour qu'est Dieu connaît en lui-même ce qui est autre, il est ouvert à la différence. Que l'être-même de Dieu est amour ne fait sens que dans une dimension relationnelle. L'amour est la dynamique interne qui est en Dieu lui-même, la relation du Père et du Fils dans la force de l'Esprit, celui qui est à la fois l'aimant, l'aimé et l'amour. C'est ce qui conduira l'Église chrétienne à comprendre Dieu comme Trinité. Le témoignage biblique parle à ce propos de la *communion* (1 Jn 1). Dieu est communion et cette communion est ouverte et par là vulnérable.

Ce qui vaut pour la place que Dieu fait en lui-même à l'humanité de Jésus-Christ vaut pour tous les humains. Dieu les invite à avoir part à sa communion, à entrer eux aussi en communion avec Lui. Cette invitation est fondée en la personne de Jésus-Christ. Dieu ne veut pas seulement faire place

aux humains, il veut les faire participer à son être-même. Dans la foi, Dieu habite en l'humain et ce dernier a part à Dieu. Par amour, Dieu ne veut plus (et ne peut plus !) être Dieu sans l'humain. Dire que Dieu est amour signifie que l'amour est son essence la plus intime, indépendamment de toute relation à la création finie. Dieu ne crée pas le monde pour l'aimer, mais parce qu'il est depuis toujours et en lui-même amour, Dieu veut associer la création et faire participer le monde à son amour.

Cette capacité de faire en soi-même place à l'autre est la définition dernière de l'amour. La structure formelle de l'amour est le dépassement de tout égocentrisme, l'ouverture à une plus grande liberté vis-à-vis de soi-même, l'abandon de soi-même au profit d'un autre. Dieu fait en lui-même et de lui-même place à l'autre. Faire en soi-même place à l'autre expose l'aimant. Ce dernier est vulnérable. Il court le risque de l'absence de réciprocité. Même si cet amour est reçu, il peut être trahi et blessé. Tous les humains connaissent ce danger qui accompagne l'amour, une des données les plus belles et les plus vulnérables. En ce sens Dieu est vulnérable dans son être même, du moins si l'on s'en tient à ce qui est humainement le sens de ce qualificatif. ■

Voyage dans un sombre tunnel

Thérèse de Lisieux

Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a des âmes qui n'ont pas la foi, qui par l'abus des grâces perdent ce précieux trésor, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel, si douce pour moi, ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment... Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle ne devait s'éteindre qu'à l'heure fixée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore venue. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas ! Je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. [...]

Non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire aux personnes plus savantes que moi, mais encore je sentais au fond de mon cœur des aspirations vers une région plus belle. [...] Mais tout à coup, les brouillards qui m'entourent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble ; il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession *éternelle* du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent ! Avance, avance,

réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

Mère bien-aimée, l'image que j'ai voulue vous donner des ténèbres qui obscurcissent mon âme est aussi imparfaite qu'une ébauche comparée au modèle ; cependant, je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... j'ai peur même d'en avoir trop dit...

Ah ! Jésus me pardonne si je Lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la *jouissance de la foi*, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. À chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi vient me provoquer, je me conduis en brave, sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans daigner le regarder en face : mais je cours vers mon Jésus [...] Je Lui dis que je suis heureuse de ne pas jouir de ce beau Ciel sur la terre afin qu'Il l'ouvre pour l'éternité aux pauvres incroyables. [...]

Ma Mère Bien-aimée, je vous parais peut-être exagérer mon épreuve ; en effet, si vous jugez d'après les sentiments que j'exprime dans les petites poésies que j'ai composées cette année, je dois vous sembler une âme remplie de consolations et pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré, et cependant... ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé... Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que JE VEUX CROIRE. Parfois il est vrai, un tout petit rayon de soleil vient illuminer mes ténèbres, alors l'épreuve cesse *un instant*, mais ensuite le souvenir de ce rayon, au lieu de me causer de la joie, rend mes ténèbres plus épaisses encore ¹. ■

1. Thérèse de Lisieux, *Manuscrits autobiographiques*, Manuscrit C, juin 1897, Le Livre de vie, Office central de Lisieux, 1957, p. 245-248.

Psaume de la vierge folle

Marie Noël

Dans les ténèbres extérieures

C'est là qu'il y aura des pleurs

Matthieu 21, 13

I.

Notre Seigneur viendra ce soir

– Sortez, mes sœurs, partez, mes sœurs –

Notre Seigneur viendra ce soir

De très loin par les pays noirs.

J'ai pris ma lampe dans ma main

– Partez, mes sœurs, allez, mes sœurs –

J'ai pris ma lampe dans ma main

Pour l'accompagner en chemin.

Depuis sept longs ans je la tiens

– Allez mes sœurs, marchez, mes sœurs –

Depuis sept longs ans je la tiens

Cachée au vent qui n'en sait rien.

Mais vous savez comme je suis

– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –

Mais vous savez comme je suis,

Tremblante le jour et la nuit.

Tant j'ai voulu depuis sept ans

– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –

Tant j'ai voulu depuis sept ans

Sauver ma lampe à chaque instant ;

Tant j'ai craint – si fragile à voir –
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs
Tant j'ai craint – si fragile à voir,
Si pâle ! – de la laisser choir ;

Tant je l'ai serrée à l'étroit
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
Tant je l'ai serrée à l'étroit,
Trop, dans l'angoisse de mes doigts.

Vous savez bien comme je suis
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
Vous savez bien comme je suis...
Je l'ai brisée et l'huile fuit.

Que deviendrai-je ? J'ai perdu
– Mes sœurs, mes sœurs sages, mes sœurs –
Que deviendrai-je ? J'ai perdu
Ma lumière et le vent l'a su.

En vain je cherche, en vain je l'eus,
– Mes sœurs, mes sœurs claires, mes sœurs –
En vain je cherche, en vain je l'eus,
L'espérance... Je n'y vois plus.

Il fait grand nuit, il fait grand vent
– Mes sœurs, mes sœurs justes, mes sœurs –
Il fait grand nuit, il fait grand vent,
Je l'ai perdue, et nul n'en vend.

L'heure des noces a sonné
– Mes sœurs, mes sœurs saintes, mes sœurs –
L'heure des noces a sonné...
Personne ne m'en a donné.

II.

Le Seigneur est venu ce soir
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
Le Seigneur est venu ce soir...
J'avais les mains et le cœur noirs.

Il m'a laissée, il a franchi
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
Il m'a laissée, il a franchi
Sans moi le seuil de son logis.

J'ai frappé... L'Époux est dedans
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
J'ai frappé... L'Époux est dedans :
« Va-t'en ! Qui te connaît ? Va-t'en ! »

J'ai heurté... La Joie est dedans
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
J'ai heurté... La Joie est dedans
Et moi dehors au mal du temps.

Mais sur le seuil, mais sur le pas
– Ô mes sœurs joyeuses, mes sœurs –
Mais sur le seuil, mais sur le pas
De la porte qui n'ouvre pas,

Je reste ! Mon Maître est dedans
– Mes sœurs bienheureuses, mes sœurs –
Je reste ! Mon Maître est dedans,
Je l'attends, folle, je l'attends.

Fidèle en l'ombre comme un chien
– Mes sœurs glorieuses, mes sœurs –
Fidèle en l'ombre comme un chien
Qui veille et ne demande rien,

Derrière le mur sans espoir
– Mes sœurs lumineuses, mes sœurs –
Derrière le mur sans espoir
Je le regarde sans le voir.

Sans délivrance, sans raison,
– Mes sœurs radieuses, mes sœurs –
Sans délivrance, sans raison
Je l'aime hors de la maison.

Vous savez bien comme je suis
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
Vous savez bien comme je suis :
Sans pieds pour m'éloigner de Lui.

Je l'attendrai jusqu'à la fin
– Mes sœurs, où courrais-je, mes sœurs ? –
Je l'attendrai jusqu'à la fin
Des noces et du lendemain.

Je l'attendrai jusqu'à la mort
– Mes sœurs, où mourrais-je, mes sœurs ? –
Je l'attendrai jusqu'à la mort
Et plus loin, et plus tard encore,

Comme un cri pâle l'attendrait
– Mes sœurs, ou crierais-je, mes sœurs ? –
Comme un cri pâle l'attendrait
Dans le brouillard du temps d'après.

Sans gîte aux portes du festin
– Je reste, mes sœurs, ô mes sœurs –
Sans gîte aux portes du festin
Et, triste comme un cierge éteint

Dont la fumée aux pieds de Dieu
– Mes sœurs, mes sœurs, mes fières sœurs –
Dont la fumée aux pieds de Dieu
Monte et vague sans feu ni lieu,

Je pleure et j'élève vers Lui
– Hélas ! mes sœurs, hélas ! mes sœurs –
Je pleure et j'élève vers Lui
Mes folles mains pleines de nuit ¹. ■

1. Marie Noël, *Chants et psaumes d'automne*, Paris, Stock, 1947.

L'Église d'un Dieu crucifié

Jean-Marie Ploux

« **A**uschwitz signale une horreur pour laquelle la théologie n'a trouvé aucun langage, une horreur qui fait éclater toute l'assurance théologique du discours chrétien¹. » L'auteur de cette phrase, Jean-Baptiste Metz, disait qu'on ne peut plus faire de théologie le dos tourné à Auschwitz... Auschwitz en effet est le lieu d'où les survivants, qui n'ont pas renoncé à s'inscrire dans la lignée de la Bible et de l'Évangile, interrogent : « Quel est ce Dieu qui a laissé faire cela ? » La question est celle d'êtres humains justement désorientés dans leur foi et déstabilisés dans leur humanité ; elle est aussi celle à laquelle ne peuvent échapper les communautés ecclésiales qui prétendent témoigner de Dieu dans un monde « sans Dieu ».

Quel Dieu pour l'homme blessé ?

Qu'en est-il de Dieu quand l'homme est blessé dans sa chair, dans son esprit, son âme ou son cœur ? Qu'en est-il de Dieu au milieu des fragilités humaines ? Ces fragilités qui sont liées au devenir qui abrase tout, au mal et au malheur qui peuvent tout dévaster...

1. Jean-Baptiste Metz, *Memoria passionis*, Paris, Cerf, 2009, p. 53.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Marie Ploux est prêtre de la Mission de France et il réside à Pontigny. Derniers ouvrages parus : *Jésus, au-delà des malentendus* (Salvator) et en collaboration avec

Philippe Deterre : *Le Dieu créateur face à la science et à la souffrance* (Salvator). À paraître en 2021 : *Écoute la Lumière, lecture des paraboles* (Titre provisoire!).

De quel secours fut et demeure l'Être suprême de la métaphysique ou du déisme, garant de l'ordre dans le domaine des lois physiques, du politique et de la morale ? Ce dieu d'Aristote, éternel, tout-puissant, immuable et impassible que la théologie a tenté de naturaliser dans le louable dessein de sauvegarder son absolue transcendance, n'a-t-il pas trop servi les desseins

des « grands » du monde et de l'Église en laissant les pauvres sur le carreau ?

« CE QUI EST
FOLIE DE DIEU EST
PLUS SAGE QUE LES
HOMMES, ET CE QUI
EST FAIBLESSE DE
DIEU EST PLUS FORT
QUE LES HOMMES. »

De quel recours fut et demeure le Dieu « censé aimer la souffrance »², ce « Dieu pervers »³, qui sacrifia son Fils pour pardonner aux hommes leur désobéissance originelle et dont certains dans les Églises se sont servis pour

asseoir leur pouvoir en ne laissant aux malheureux le choix qu'entre la soumission ou l'assistanat ?

D'autres figures pourraient être sollicitées dont la moindre ne serait pas celle d'un dieu triomphant dans une « résurrection » qui effacerait toutes les douleurs comme un mauvais moment à passer ou, pire, qui justifierait tout mal comme le négatif inévitable pour parvenir au progrès ou à une libération définitive de l'humanité...

Ce qui juge ces théologies (?) et doit nous en libérer, c'est la parole de Paul : « Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes. [...] Ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est. » (1 Co 1, 25-28). C'est ce que Paul appelle le « langage de la Croix » qu'il faut comprendre en deux sens : la Parole que dit la Croix et la Parole mise en croix,

2. François Varone, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, Paris, Cerf, 1988.

3. Maurice Bellet, *Le Dieu pervers*, Paris, DDB, 1979 (rééd. Poche, 2018).

qui correspondent aux deux sens du mot « passion » : celui qui oppose la passion à la raison et celui qui évoque la souffrance.

Alors, comme sonnent et résonnent autrement à nos oreilles ces mots de Didier Rimaud :

« Dieu blessé, Tu n’as plus d’autre Parole que cet homme humilié sur le Bois qui T’expose au Calvaire ! Tu dis seulement : l’appel déchirant d’un Dieu qui apprendrait la souffrance. [...] Dieu vaincu, Tu n’as plus d’autre Parole que ces corps décharnés où la soif a tari la prière ; Tu dis seulement : je suis l’Innocent, à qui tous les bourreaux font violence ⁴. »

Dieu souffre une passion humaine

Loin des figures précédemment évoquées, Dieu serait-il donc vulnérable ?

Il me paraît clair que le livre qui nous a délivrés de l’impassibilité de Dieu est celui de Jürgen Moltmann : *Le Dieu crucifié* ⁵. Pourtant la question est ancienne. Déjà, lorsque la foi chrétienne a rencontré la philosophie grecque et s’y est inculquée, Origène écrivait :

MAIS LE PÈRE LUI-MÊME,
DIEU DE L’UNIVERS,
LUI QUI EST PLEIN
DE LONGANIMITÉ, DE
MISÉRICORDE ET DE PITIÉ,
EST-CE QU’IL NE SOUFFRE
PAS EN QUELQUE SORTE ?

« Le Sauveur est descendu sur terre par pitié pour le genre humain. Il a subi nos passions avant de souffrir sur la croix,

avant même qu’il eût daigné prendre notre chair : car s’il ne les avait d’abord subies, il ne serait pas venu participer à notre vie humaine. Quelle est cette passion qu’il a d’abord subie pour nous ? C’est la passion de l’amour. Mais le Père lui-même, Dieu de l’univers, lui qui est plein de longanimité, de

4. Didier Rimaud, sj, *Hymne où le Mystère de Dieu se fait entendre dans le silence*, chanté à l’office des lectures du vendredi de la première semaine du temps ordinaire.

5. Jürgen Moltmann, *Le Dieu crucifié*, Paris, Cerf-Mame, « Cogitatio fidei » n° 80, 1974.

miséricorde et de pitié, est-ce qu'il ne souffre pas en quelque sorte ? Ou bien ignores-tu que, lorsqu'il s'occupe des choses humaines, il souffre une passion humaine ? Car le Seigneur ton Dieu a pris sur lui tes mœurs, comme celui qui

UN DIEU QUI AIME
EST ÉVIDEMMENT
VULNÉRABLE, UN DIEU
QUI LAISSE L'AUTRE
LIBRE EST AUSSI
VULNÉRABLE.

prend sur lui son enfant (*Dt 1, 31*). Dieu prend donc sur lui nos mœurs, comme le Fils de Dieu prend nos passions. Le Père lui-même n'est pas impassible ! Si on le prie, il a pitié et compassion. Il souffre une passion d'amour⁶. »

Un Dieu qui aime est évidemment vulnérable, un Dieu qui laisse l'autre libre est aussi vulnérable, un Dieu impliqué dans la chair et l'histoire humaine et partage la condition souffrante et mortelle de l'homme, partage aussi sa vulnérabilité ; enfin un Dieu qui se révèle dans l'icône scandaleuse du Christ en croix accepte la vulnérabilité d'un message qui est aux antipodes de ce que l'on voudrait qu'il soit. « Le symbole de la Croix dans l'Église renvoie au Dieu crucifié, non entre deux cierges sur l'autel mais entre deux voleurs sur le calvaire des hommes perdus, devant les portes de la ville. Il invite non seulement à penser mais encore à changer sa pensée. C'est un symbole qui conduit, hors de l'Église et du désir religieux, à la communion avec ceux qui sont rejetés et perdus⁷. » Aux périphéries de l'ordre social et au cœur des existences meurtries.

Pour comprendre cela et pour l'admettre, il faut être soi-même blessé en quelque part et rendu vulnérable par lucidité sur soi-même et par amour des autres. « Parce qu'ils ne sont pas blessés, ils ne sont pas vulnérables. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte rien. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout. La charité même de Dieu ne panse point celui qui n'a pas de plaies⁸. » Cela vaut de l'homme, cela vaut

6. François Varillon, *La souffrance de Dieu*, Paris, Le Centurion, 1975, p. 47 ; qui cite Henri de Lubac, *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*, Paris, Aubier, 1950, p. 241-243.

7. Jürgen Moltmann, *op. cit.*, p. 51.

8. Charles Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, *Œuvres complètes en prose*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1992, p. 1311.

aussi de Dieu. Du moins si l'on accepte qu'en Dieu il y ait un « désir » de l'homme et pas seulement une « *agapè* ». « Dieu aime, et son amour peut être qualifié sans aucun doute comme *eros*, qui toutefois est en même temps et totalement *agapè*⁹. » Désir de Dieu et en Dieu, épreuve du manque, dont l'autre nom est l'Esprit.

Mais tout cela n'est acceptable que si l'on consent à reconnaître dans l'être-même du Christ la pierre rejetée par les bâtisseurs et devenue la pierre d'angle. Le dialogue avec nos contemporains qui ont rejeté la foi chrétienne et dont nous accueillons les raisons avec d'autant plus de respect que souvent nous les partageons, comme celui qui est engagé avec des musulmans ou des bouddhistes, nous conduit inéluctablement au cœur de la

L'HUMANITÉ DU CHRIST
RÉVÈLE CE LIEN DE
TOUJOURS DE DIEU AVEC
L'HUMANITÉ DES HOMMES
ET C'EST PAR ELLE
QU'IL EST VULNÉRABLE.

foi : accepter de reconnaître en l'homme de Nazareth l'implication de Dieu et donc tout repenser de Dieu à partir de Lui. « Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu, en ces temps ultimes où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout, par qui aussi il a créé les mondes. Ce Fils est resplendissement de sa gloire et expression de son être. » (*He 1, 1-3a*)

Car l'humanité du Christ n'est pas de l'ordre d'un copié-collé, elle n'est pas extérieure à Dieu, elle lui est conjointe. Elle révèle ce lien de toujours de Dieu avec l'humanité des hommes et c'est par elle qu'il est vulnérable.

Confesser l'Amour qui est allé au bout de lui-même

Mais la « résurrection » ? La Résurrection est l'espérance de la foi et de l'amour reçu et donné. Celui qui est mort sur la Croix est mort dans la confiance en Celui qui l'a envoyé. S'il a été éveillé ou relevé d'entre les morts,

9. Benoît XVI, *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, § 9.

c'est en étant mort d'une mort humaine dans le tragique abandon de celles et ceux qui l'avaient écouté et suivi. Cet amour, qui ne s'est pas démenti mais qui est allé jusqu'au bout de lui-même, est la victoire sur la mort.

S'il en est ainsi, il devrait être clair que les communautés ecclésiales qui sont fondées sur le Christ, si elles sont cohérentes avec ce qu'elles disent croire,

SI NOUS
CONFESSONS UN
DIEU VULNÉRABLE
ALORS IL FAUT
BIEN ADMETTRE
QUE L'ÉGLISE
L'EST AUSSI.

ne peuvent pas prendre un autre chemin que celui du Christ. Ce n'est pas celui de la puissance mais celui de la faiblesse accueillie ; ce n'est pas celui qui, d'un centre supposé, va vers la périphérie, c'est celui de l'ouverture aux plus lointains et au plus loin ; c'est celui où l'on partage cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes, celui où l'on croise des Samaritains, compatissants ou lépreux,

des Cananéennes, des Simon de Cyrène et même des centurions romains qui, devant l'homme réduit à rien, s'exclament : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu. » (Mc 15, 39)

Si nous confessons un Dieu vulnérable alors il faut bien admettre que l'Église l'est aussi. Mais qu'elle l'est non par ses prétentions de quel qu'ordre qu'elles soient mais parce que, servante, elle partage la condition de celles et ceux qui ne sont pas les maîtres mais les serviteurs ; parce que, pauvre, elle accepte les conséquences de sa pauvreté ; parce qu'engagée dans le dialogue, elle accepte d'écouter, de recevoir, d'apprendre et d'être incomprise ; parce que, devenue minoritaire en bien des points du globe, elle accepte de n'être qu'un signe de communion et d'espérance quand tout se fige ou s'écroule autour d'elle.

Il lui faut donc être attentive aux fragilités de l'homme mais aussi à celles des structures qui font que les sociétés humaines sont des lieux d'humanisation. Sans oublier, c'est devenu une évidence aujourd'hui, les fragilités de la « maison commune », c'est-à-dire de la terre. Cette sensibilité se traduit

aujourd'hui par l'engagement de chrétiens dans de nouveaux modes de vie ou de nouvelles communautés qui font signe par leur existence même.

Mais il ne faut pas non plus désertier le chantier proprement politique qui demande la patience des analyses, des confrontations, des engagements à long terme. Car, s'il y a des fragilités inhérentes à la vie humaine et aux aléas de la nature, d'autres naissent des structures économiques, sociales, politiques et culturelles qui dépendent des hommes. Ce n'est pas sans raison que Jean-Baptiste Metz, cité en tête de cet article, a fondé une « théologie politique » qui a inspiré certains courants de la théologie de la libération. Tout cela se tient.

« Finalement, dans le cercle infernal de l'absurdité et de la dérélition, Dieu vient à l'homme sous la figure du Crucifié, qui communique le courage d'être ¹⁰. » ■

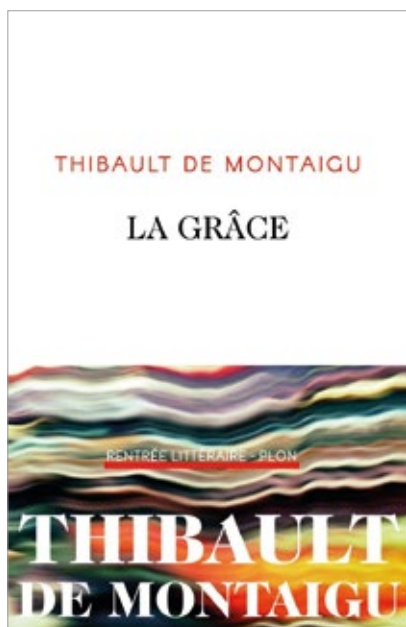
10. Jürgen Moltmann, *op. cit.*, p. 381.

Un livre, un auteur

LA GRÂCE
DE THIBAUT DE MONTAIGU

Plon, 2020, 368 pages

Guy Pasquier



C'est la grâce au sens biblique dont il s'agit. Après avoir lu le livre, je me suis remémoré les lettres de Paul, notamment celle aux Romains, où le mot revient constamment pour dire que l'amour de Dieu est premier, surpassant tout, donné en surabondance, manifesté totalement en Jésus qui a aimé jusqu'au don de sa vie. Ce verset de la lettre aux Éphésiens en résume bien l'approche : « C'est par la grâce, en effet, que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi ; vous n'y êtes pour rien, c'est le don de Dieu. » (*Ep 2, 8*)

Quand la grâce-amour de Dieu fait irruption dans la vie de quelqu'un : c'est là l'essentiel du récit de ce livre. On pense aux saints, aux grands convertis dont quelques figures, comme François d'Assise surtout et Charles de Foucauld, sont reprises par l'auteur qui leur donne du relief et de l'actualité.

Thibault de Montaigne est un journaliste devenu romancier, passant pour un habitué des lieux parisiens de vie nocturne. Son dernier livre portait sur un sujet scabreux (la masturbation). Il raconte qu'il est lui-même touché par la grâce à l'abbaye du Barroux. Il séjourne quelque temps dans ce haut-lieu des traditionalistes pour faire son enquête sur Xavier de Ligonnès,

cet homme disparu et soupçonné du meurtre de toute sa famille (les quatre enfants et leur mère). Cette abbaye était familière à cet homme et il aurait pu y trouver refuge.

« Non. Je n'avais rien à faire là. Je vomissais la religion... Dieu était mort. L'affaire classée. » Tout est dit de la disposition intérieure de l'auteur vis-à-vis de la religion. Traîné à la chapelle au hasard de son ressenti sur la vacuité de sa vie, au moment de l'office des complies, le bouleversement se fait en lui : « Alors, j'ai senti en moi un point, une minuscule fleur de lumière qui commençait à grandir... Dieu était là, à l'intérieur de moi et derrière toute chose... J'aurais voulu rester figé dans cet instant à jamais. Mais déjà l'écho s'en éloignait ».

Ce qui redonnera force à cet instant fugitif, c'est l'annonce du cancer de son oncle Christian, frère franciscain. En lui rendant visite, Thibault se disait qu'il pourrait parler de ce qui s'était passé en lui au Barroux, sa révélation comme il dit. Il lui en fait part à travers l'épisode du fils prodigue de l'évangile de Luc, dans lequel il se reconnaît : c'est la figure qu'il prend à son compte pour qualifier sa vie plutôt désordonnée : « Et voilà que Jésus me contait ma propre vie », écrit-il.

« ALORS, J'AI SENTI
EN MOI UN POINT,
UNE MINUSCULE FLEUR DE
LUMIÈRE QUI COMMENÇAIT
À GRANDIR... DIEU ÉTAIT LÀ,
À L'INTÉRIEUR DE MOI ET
DERRIÈRE TOUTE CHOSE... »

Cette vie de fils prodigue, ce fut aussi la vie de Christian qui mourra brusquement après une séance de chimiothérapie. J'ai connu Christian pendant quelques années au Havre, vivant au couvent des franciscains qui ont eu une présence séculaire au Havre. Ils ne restaient plus que deux au moment de la fermeture du couvent. Christian fut curé d'une paroisse populaire des quartiers sud du Havre. Il fut chargé de la construction de la nouvelle église de Gravelle, là où la Mission de France fut présente pendant cinquante ans.

Il réussissait bien, les chrétiens aimant sa simplicité franciscaine. Il éprouvait sa fragilité car la déprime avait prise sur lui. Cela l'a rendu proche des gens. Il se liait facilement avec les petites gens de ce quartier très mélangé, habité par de nombreux migrants : il en connaissait beaucoup.

Je fus surpris et ébranlé par ce que j'ai découvert de la vie de Christian. L'auteur s'attarde, trop à mon goût (mais c'est aussi sa façon de vivre), à décrire une vie chaotique de traînard, de fêtard dans les bas-fonds parisiens de la drague et de la drogue. Christian s'est exposé à prendre des coups, ce qui finit par arriver.

« TOUT À COUP, J'AI LA
CERTITUDE DE NE JAMAIS
AVOIR ÉTÉ AUTANT AIMÉ.
CELA A ÉTÉ TRÈS VIOLENT,
AUSSI LOURD QUE DU
PLOMB, AUSSI FLUIDE
QUE DE L'EAU. »

Tombé au plus bas et au plus mal, il va vivre un relèvement, au sens d'une résurrection ; il va vivre une conversion à la façon de saint Paul sur le chemin de Damas. Pour Christian, c'était en voiture sur la route entre Madrid et

Saragosse : « À un moment, j'arrête la voiture et, tout à coup, j'ai la certitude de ne jamais avoir été autant aimé. Cela a été très violent, aussi lourd que du plomb, aussi fluide que de l'eau. » Il fait un virage à 180 degrés et décide de mettre sa vie dans les pas de saint François.

Suivre la trace de celui-ci le conduira à Medjugorge (Bosnie-Herzégovine), devenu un lieu de pèlerinage marial contesté : Christian a dit qu'il avait décidé là-bas de devenir franciscain. Thibault s'y est rendu aussi. Ce sont certainement les plus belles pages du livre. Les franciscains du couvent de Medjugorge font remonter la fondation de leur communauté à saint François, il y a 800 ans. Selon leur tradition, il s'est arrêté là, sur la route qui le conduisait à la rencontre du sultan à Damiette en Égypte, au moment de la cinquième croisade. Ce fut une communauté martyre, persécutée au temps de l'occupation ottomane, victime d'un massacre au temps de Tito et ayant

subi la guerre ethnique de Yougoslavie de la fin du XX^e siècle. « Le miracle de Medjugorje, c'est la foi qui habite les villageois. Et cette foi, ceux qui l'ont maintenue vivace, ce sont les franciscains. »

C'est cela qui a emporté la décision de Christian de suivre saint François, de poursuivre cette trace aujourd'hui au milieu des pauvres dans des quartiers défavorisés. « La seule règle, c'est l'écoute. La présence. La compassion. Incarner le Christ non dans les mots mais par l'exemple... Rendre la foi concrète. Ramener Dieu sur terre. » Ce sont les mots de Thibault, ce fut la vie de frère Christian et sa façon d'être prêtre.

Tout ne fut pas facile pour lui chez les franciscains. Sa soif de faire bouger les lignes s'est heurtée au réalisme des responsables, dans un contexte de raréfaction des vocations et d'une Église butant sur la sécularisation de la société. La foi chrétienne n'y est plus qu'une voix parmi d'autres, le témoignage n'en est que plus rude.

La grâce est un livre qui se lit très facilement et vite, car écrit en petits chapitres. Il remet bien d'actualité la vie de saint François dans de très belles pages. On ne s'ennuie pas ; on voyage aussi. C'est un récit de vies entremêlées, de Thibault dans sa soif d'absolu et de frère Christian à la vie ballotée, serviteur d'une Église obligée de s'adapter et de réduire sa voilure. Mais saint François avait permis à Christian de donner consistance et force à sa vie. La grâce-amour de Dieu a surgi dans cette vie et y a tracé son chemin. ■

Résonances

ÉPIPHANIE DU VISAGE

Alain Le Négrate

Vulnérabilité vient de *vulnus*, blessure en latin, donc étymologiquement c'est une « exposition à la blessure ». En France, l'attention nouvelle à la vulnérabilité a suscité des travaux qui renvoient d'une manière ou d'une autre aux éthiques du *care* (le soin) et à Emmanuel Levinas. C'est pourquoi cette rubrique propose quelques lignes de Levinas. Pour lui, le mot vulnérabilité signifie « exposition à l'autre en guise de blessure », tant la notion de l'« autre » (ou d'autrui) est centrale dans sa pensée.

Levinas se réfère à la Bible qui « affirme un lien primordial de responsabilité “pour l'autre”, de sorte que, d'une manière apparemment paradoxale, le souci relatif à autrui peut précéder le souci de soi, la sainteté se montrant possibilité irréductible de l'humain et Dieu, être appelé par l'homme. Événements éthiques originels qui seraient aussi théologie première. L'éthique, ainsi, n'est plus simple moralisme de règles qui édictent le vertueux. C'est l'éveil originel d'un “je” responsable d'autrui, l'accession de ma personne à l'unicité du “je” appelé et élu à la responsabilité pour autrui. Dans l'appel que m'adresse le visage de l'autre homme, je saisis de façon immédiate les grâces de l'amour : la spiritualité, le vécu de l'humanité authentique »¹.

Levinas est décédé le jour de l'Emmanuel, à Noël 1995. Le lendemain, deux auteurs ont résumé ainsi sa philosophie : « Si pour Sartre, son contemporain, l'existence de l'autre est ma chute originelle et se vit d'abord comme un conflit, pour Levinas, au contraire, le face-à-face avec autrui est d'emblée *religion*, c'est-à-dire lien et ouverture à l'autre qui est Moi et dans lequel je me découvre : je ne puis être moi que dans l'allégeance à autrui². »

1. Emmanuel Levinas, « Entretien » dans *Le Monde* du 2 juin 1992.

2. Michel Contat et Nicolas Weill, dans *Le Monde* du 26 décembre 1995.

Ce philosophe juif « a changé le climat de la philosophie en lui donnant une dimension éthique »³. Sa philosophie inspire une éthique de la vulnérabilité reprenant ses mots-clés : autrui, responsabilité, visage.

Je suis responsable pour le mal fait par l'autre

S'il n'y avait qu'autrui en face de moi, je dirais jusqu'au bout : je lui dois tout. Je suis pour lui. Et cela tient même pour le mal qu'il me fait : je ne suis pas son égal, je suis à tout jamais assujetti à lui. Ma résistance commence lorsque le mal qu'il me fait est fait à un tiers qui est aussi mon prochain. C'est le tiers qui est la source de la justice et par là de la répression justifiée ; c'est la violence subie par le tiers qui justifie que l'on arrête de violence la violence de l'autre. L'idée que je suis responsable pour le mal fait par l'autre – idée rejetée, refoulée encore que psychologiquement possible – nous amène au sens de la subjectivité. Elle est attestée par cette phrase de Dostoïevski que je cite toujours – c'est Aliocha, je crois, qui la dit – : « Chacun de nous est coupable devant tous pour tous et pour tout et moi plus que les autres. »

De Dieu qui vient à l'idée, p. 134

Le « Tu ne tueras point » est la première parole du visage

Le visage, lui, est inviolable ; ces yeux absolument sans protection, partie la plus nue du corps humain, offrent cependant une résistance absolue à la possession, résistance absolue où s'inscrit la tentation du meurtre : la tentation d'une négation absolue. Autrui est le seul être qu'on peut être tenté de tuer. Cette tentation du meurtre et cette impossibilité du meurtre constituent la vision même du visage. Voir un visage, c'est déjà entendre : « Tu ne tueras point. » Et entendre : « Tu ne tueras point », c'est entendre : « Justice sociale ». Et tout ce que je peux entendre de Dieu et à Dieu qui est invisible doit m'être venu par la même voix, unique.

Difficile liberté, p. 22

3. Corine Pelluchon, *Éléments pour une éthique de la vulnérabilité*, Paris, Cerf, 2011, p. 309.

Il y a d'abord la droiture même du visage, son exposition droite, sans défense. La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée. La plus nue, bien que d'une nudité décente. La plus dénuée aussi : il y a dans le visage une pauvreté essentielle ; la preuve en est qu'on essaie

**LA PEAU DU VISAGE EST
CELLE QUI RESTE LA PLUS
NUE, LA PLUS DÉNUÉE.**

de masquer cette pauvreté en se donnant des poses, une contenance. Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de

violence. En même temps, le visage est ce qui nous interdit de tuer. [...] La relation au visage est d'emblée éthique. Le visage est ce qu'on ne peut tuer, ou du moins ce dont le sens consiste à dire : « Tu ne tueras point ». [...] Le « Tu ne tueras point » est la première parole du visage. Or c'est un ordre. Il y a dans l'apparition du visage un commandement, comme si un maître me parlait. Pourtant, en même temps, le visage d'autrui est dénué ; c'est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout. Et moi, qui que je sois, mais en tant que « première personne », je suis celui qui se trouve des ressources pour répondre à l'appel.

Éthique et infini, p. 90-94

Seul un moi vulnérable peut aimer son prochain

Aime ton prochain ; tout cela c'est toi-même ; cette œuvre est toi-même ; cet amour est toi-même. La Bible, c'est la priorité de l'autre par rapport à moi. C'est dans autrui que je vois toujours la veuve et l'orphelin. Toujours autrui passe avant. Aucune ligne de ce que j'ai écrit ne tient, s'il n'y a pas cela. Et c'est cela la vulnérabilité. Seul un moi vulnérable peut aimer son prochain.

De Dieu qui vient à l'idée, p. 145

Personne ne peut se sauver sans les autres

L'homme libre est voué au prochain, personne ne peut se sauver sans les autres. Le domaine réservé de l'âme ne se ferme pas de l'intérieur. C'est « l'Éternel qui ferma sur Noé la porte de l'Arche », nous dit avec une admirable précision un texte de la *Genèse*. Comment se fermerait-elle à

l'heure où l'humanité périt ? Y a-t-il des heures que le déluge ne menace pas ? La voilà l'intériorité impossible qui désoriente et réoriente les sciences humaines de nos jours. Impossibilité que nous n'apprenons ni par la métaphysique ni par la fin de la métaphysique. Écart entre moi et soi, récurrence impossible, identité impossible. Personne ne peut rester en soi : l'humanité de l'homme, la subjectivité, est une responsabilité pour les autres, une vulnérabilité extrême.

Humanisme de l'autre homme, p. 97

Dans ses écrits, Emmanuel Levinas mentionne fort peu la tragédie de la Shoah. Pourtant le philosophe d'origine lituanienne, naturalisé français en 1930, l'a connue dans sa chair : ses parents, son frère et ses beaux-parents sont morts en déportation. Selon Catherine Chalier, son élève, toute sa philosophie construite autour de la responsabilité pour autrui, érigeant l'éthique en philosophie première, fait écho au « choisir la vie » du *Deutéronome*. Levinas a philosophé avec la « tumeur » de la Shoah dans la mémoire en refusant de la laisser s'étendre : « Il n'a pas fait une œuvre apologétique pour répondre aux nazis qui disaient aux Juifs qu'ils n'avaient pas le droit d'exister. Il opère une espèce de retournement où il lie notre droit d'exister à ceux qui souffrent, où ce droit doit devenir une vraie question pour chacun, où la subjectivité est structurée en "pour autrui", en responsabilité⁴. »

4. Catherine Chalier, dans *La Croix* du 15 juillet 2020, p. 18.

RÉFÉRENCES

Emmanuel Levinas : *Difficile liberté*, Albin Michel, 1963 ; *Humanisme de l'autre homme*, Fata Morgana, 1972 ; *Éthique et infini*, Fayard, 1982 ; *De Dieu qui vient à l'idée*, Vrin, 1986.

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * Réabonnement *

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire : 40 € de soutien : 45 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de «MDF - Lettre aux Communautés».

Les chèques de don doivent être séparés de ceux correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie. Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires. Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél: 01 43 24 95 95 **Fax:** 01 43 24 79 55 **Courriel:** secretariat@missiondefrance.fr

Site: www.missiondefrance.fr

Directeur gérant: Henri VÉDRINE **Responsable:** Nicolas RENARD

Comité de rédaction: Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Christophe ROUCOU, Patrick ROYANNAIS, Isabelle SALEMBIER, Gersende de VILLENEUVE, Matthieu FONTAINE **Relecture:** Michel GROLLEAUD

Abonnements: Secrétariat Mission de France **Photos:** Communauté Mission de France

Réalisation: Agence Kaolin - 123, rue du Cherche-Midi - 75015 Paris - agencekaolin.com

Secrétaire de rédaction: Magali REBEAUD **Conception graphique:** Mathilda OUDIZ

Mise en pages: Émilie CARO **Correction:** Cécile BENOISTON

Impression: Chevillon, Sens (89) - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire: 1121 G 85660